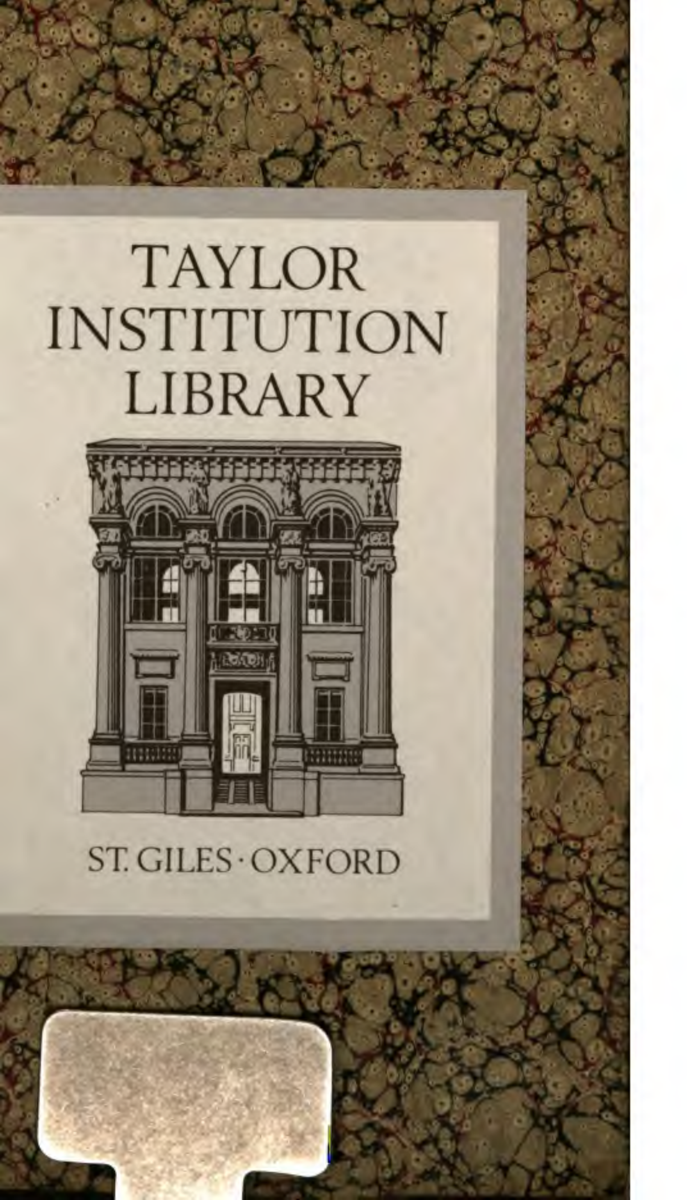
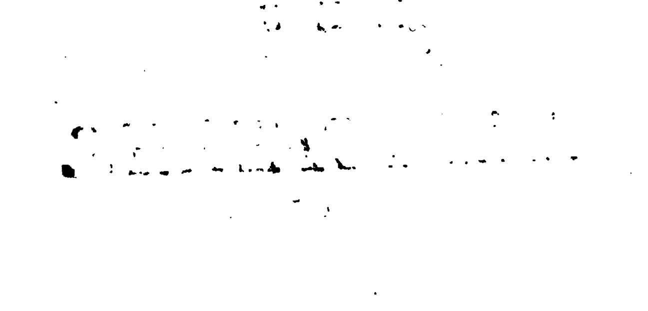



TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
ST. GILES · OXFORD



# LES

# *CARACTERES.*



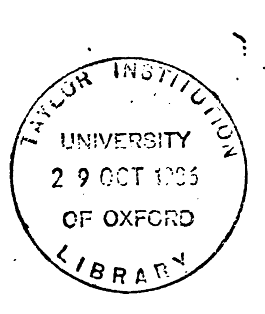
# LES
# *CARACTERES.*

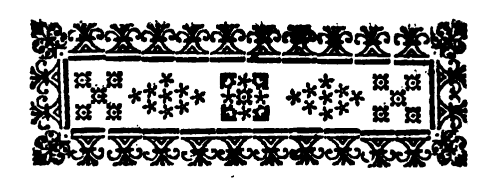
*Par Madame de PUISIEUX.*



*A LONDRES.*

M. DCC. L.

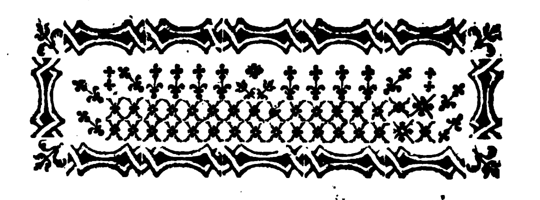




# EPITRE.

*J'AI dit dans mes conseils que je ne connoissois point de Femmes qui méritât des hommages de ma part ; je me suis trompée : je consacre cet Ouvrage à la premiere des Femmes, par son rang & par ses vertus.*

LES



# LES CARACTERES.

QUE me demandez-vous, Monſieur ? des préceptes pour Monſieur votre fils ? il y en a tant ; on a tant écrit pour les jeunes gens ; ils ſont ſi bien élevés à préſent ; on leur inſpire de ſi bonne heure des ſentimens d'honneur ; ils ſont ſi inſtruits des devoirs de la Société, & de ceux de leur état, que ce ſeroit peine perdue que de leur dicter de nouvelles leçons ; & puis quand Monſieur votre fils ne ſeroit pas auſſi parfait que les autres, que

lui diriez-vous ? De me lire ? il n'en feroit rien, persuadé qu'il en sçait plus qu'il ne lui en faut ; car certainement il est sorti du Collége bien convaincu, que hors faire des entrechats, & jouer du violon, on ne peut plus lui rien apprendre.

Si cependant vous exigez encore que j'écrive, c'est à vous que je m'adresserai ; je jetterai mes pensées sur le papier, tout comme elles me viendront, & vous en ferez l'usage qu'il vous plaira. Monsieur votre fils est trop jeune pour écouter patiemment une femme, & j'ai le ton trop triste pour son âge. Je vais donc vous dire bonnement à vous-même ce que je pense sur beaucoup de choses, qui ne pouvoient être dites dans mes conseils à une amie, & sur quelques autres qui y se-

roient bien mieux à leur place qu'ici ; c'est-à-dire, que ce petit Ouvrage aura tous les défauts du précédent, & peut-être d'autres encore. Je ne suis pas moins entêtée cette fois-ci que l'autre. On me fait des observations que j'écoute d'autant plus patiemment qu'elles ne m'ont jamais imposé la loi d'y satisfaire. On me dit : *Voilà qui est mal*, j'en conviens ; & tout reste comme il est, de peur de faire pis. Vous ne manquerez pas de remarquer que tant d'opiniâtreté ne convient guéres à une femme qui prêche partout la docilité. Votre réflexion sera juste, & la mienne aussi ; c'est qu'il n'appartient pas à tout le monde d'être ce qu'on paroît, & qu'il y a des personnages plus graves que moi qui s'en dispensent bien. Voici donc encore des négligences, des con-

tradictions & des redites. Faites-moi toujours la grace de les remarquer, cela pourra ſervir à d'autres. M. D.... me menace de me priver de ſes conſeils, je ne ſçais quelle eſt ſa bizarerie; car je les écoute avec toute l'attention qu'ils méritent; & pourvû que je n'efface point, je ſuis toujours de ſon avis.

N'attendez donc point ici un ordre admirable; je n'en ai jamais mis à rien. L'eſprit d'arrangement ne me domine pas encore. Je fais des dettes, & je ne mets à mes Ouvrages ni commencement, ni milieu, ni fin. C'eſt ainſi que cela eſt; c'eſt ainſi que cela reſtera. Il faut ou ne me point lire, ou en paſſer par-là: en revanche, critiquez tout à votre aiſe; d'autres critiques viendront après vous, qui ne vaudront pas mieux,

& d'autres encore qui ne vous vaudront pas. Quand on a entendu Madame de..... qui n'a jamais rien lû, s'écrier : *Des Maximes encore ! & tout le monde en fait, en sçait faire* ; n'a-t'on pas droit de tout dire ?

Si je ne me trompe, Monsieur votre fils a douze ans ; à quoi le destinez-vous ? Si c'est au Service, retirez-le promptement du Collége, il n'y a plus que faire ; le tems qu'il y passeroit encore, seroit perdu pour son avancement. Ce ne sont plus les leçons d'un Précepteur qu'il lui faut, ce sont vos conseils, c'est de vous qu'il a besoin. Si votre fils étoit un grand Seigneur ; je vous dirois, donnez-lui pour Gouverneur un Gentilhomme dont les mœurs & le sçavoir vous soient connus. J'admire en tout

le bon ſens des Allemands ; mais principalement dans l'habitude qu'ils ont de confier l'éducation de leurs enfans à des hommes de la premiere condition, qui peuvent être les amis de leurs Elèves, & qui ne différent d'eux que par le défaut de fortune. Ici, un jeune homme s'accoutume à regarder ſon Gouverneur comme un domeſtique gagé par ſes parens pour le déſoler ; il le prend en averſion ; il s'en cache, pour s'ouvrir tout entier à un laquais, à moins que le Gouverneur ne prévienne cette rivalité en gagnant l'amitié de ſon Eleve par de viles complaiſances ; ce qui n'arrive que trop ſouvent, & ce qui eſt bien le plus grand malheur qui puiſſe arriver. Je pourrois vous citer ici un nombre infini de mauvaiſes éducations ; mais ce n'eſt point une ſatyre

que je fais, & les mauvais exemples sont plus faciles à rencontrer que les moyens de n'en pas augmenter le nombre.

Il faudroit commencer par étudier les penchants, les goûts, les passions de votre fils; ses penchants, pour les diriger; ses passions, pour les modérer; ses goûts, pour les épurer; ses vices, pour l'en corriger; ses qualités, pour les faire valoir, & ses défauts, pour les lui faire remarquer: mais cela suppose une grande connoissance de son caractere; & comment apprendre à connoître un jeune homme, quand on le tient perpétuellement loin de soi, ou quand on use avec lui de tant de sévérité, qu'il n'ose se montrer tel qu'il est? Il faut donc y renoncer, ou avoir ses enfans

ſous ſes yeux, & ne rien épargner pour devenir leur ami. Il y a tant de moyens excellens de faire goûter le bien aux jeunes gens, que je ſerai toujours étonnée qu'on n'employe que celui qui les y contraint, qui ne le leur fait point aimer, & qui leur rend leurs Maîtres odieux; je veux dire les châtimens. L'éducation libérale les proſcrit preſque entierement. Malheur aux peres dont les enfans ne ſont pas plus ſenſibles à leurs careſſes, ou à leur mauvaiſe humeur, qu'aux récompenſes & aux châtimens.

Paſſé douze ans, les jeunes gens perdent donc leur tems aux Colléges quand ils ſont deſtinés à des occupations & des emplois, où on s'avance moins par le mérite que par les années. Ils ſe perfectionnent dans une

langue qui ne leur ſert à rien, & ils y prennent des principes de Religion dont il ne leur reſte pas le moindre veſtige à dix-huit ans. A vingt-cinq ans tout eſt effacé. S'il étoit eſſentiel à un Officier de ſçavoir des Langues; ce ne ſeroit pas les Langues mortes. Il eſt ſi important d'entrer de bonne heure au Service, & l'on a tant de tems à ſoi, quand on y eſt entré; que perſonne ne devroit être plus ignorant qu'un jeune Officier, ni plus inſtruit qu'un Officier qui a du ſervice.

Rappellez votre fils auprès de vous, toutes les fois que ſon devoir ne le retiendra pas ailleurs. S'il a des diſpoſitions pour les Sciences, ſurtout pour celles qui ont rapport à ſon état; cultivez-les avec ſoin. C'eſt un grand bonheur pour un jeune homme de qualité

d'être propre à quelque chose. Cela l'approchera des Grands, qui sont presque tous ignorans, & qui n'ont d'autres moyens de ne le point paroître, que d'avoir auprès d'eux des gens qui ne le soient pas. D'ailleurs le tems qu'un jeune homme passe à l'étude est un tems dérobé à ses passions en faveur de sa santé. Acquérir des connoissances, c'est avancer vers l'avenir; c'est prévenir l'âge où l'on se dégoûte des choses qui ne remplissent point le cœur, & qui n'ornent pas l'esprit.

Défaites-le de la sotte vanité d'être admis dans des sociétés dont on ne pourroit refuser l'entrée à son nom, mais où il ne faut se présenter qu'avec des connoissances acquises. Si les talens supérieurs y brillent avec éclat, le défaut de capacité s'y remarque en-

core davantage. Un Sçavant est moins à sa place dans une Académie, qu'un ignorant n'y est déplacé. On n'ignore pas que M. de... est d'une haute naissance ; mais ce que l'on sçait encore mieux, c'est que sa femme lui fait entendre tous les jours qu'il est d'un esprit très-borné ; on l'ignoreroit peut-être, s'il n'avoit mis les Sçavans & les Gens de Lettres à portée de juger de lui comme sa femme. Il est bien humiliant de n'être le premier d'une Académie, que par sa naissance.

Laissez-le avec les préceptes de Religion qu'on lui aura donnés. Si par hasard il les conserve, tant mieux pour son salut, tant pis pour son avancement & pour son esprit ; on ne fait son chemin dans le monde

que par des voyes que la Religion ne permet guéres de ſuivre ; cépendant il faut faire ſon chemin.

Il ſeroit à propos, avant que de ſe jetter dans le ſervice, de ſonder ſes diſpoſitions pour un état, & de preſſentir ſi vos idées ne ſont pas contraires à ſes penchants. Cette étude eſt pénible, & finit quelquefois par une decouverte bien mortifiante ; c'eſt qu'un enfant eſt né ſans aucun goût décidé, & qu'il ne ſera jamais bon à rien. S'il arrivoit qu'il fût ſtupide, il y auroit encore de la reſſource. Les ſtupides ſont ordinairement ou fort dévots, ou fort braves ; & l'on connoît aſſez les états pour leſquels on eſt décidé par ces qualités.

S'il avoit du penchant à l'avarice,

il faudroit lui peindre les avares comme des gens méprisables, odieux, ennemis des plaisirs, pernicieux dans la société, incapables de bons procédés; & peut-être sur ce portrait ne voudroit-il plus leur ressembler; mais malheureusement on est avare sans s'en appercevoir.

L'avarice ne se corrige guéres, & le courage ne se donne point. Le pere de M. de.... étoit un brave homme; il dit de bonne heure à son fils qu'il falloit l'être. Cependant on sçait la patience qu'il montra dans des occasions où il est bien permis d'être moins Philosophe; & la frayeur qu'il eut dans une affaire, dont on lui auroit aisément pardonné de ne pas connoître tout le danger. Si votre fils est né sans coura-

ge, il en montrera peut-être; mais il n'en aura jamais. Je vous conseillerois donc de lui choisir un état où l'on pût être lâche sans conséquence. Il est bon d'être à l'abri des mauvaises découvertes, & la Robe & le petit Collet en épargnent tous les jours. Combien de gens sous un rochet ou sur les Fleurs de lys, qui ignorent eux-mêmes qu'ils auroient fui à la journée de Lawfelt; mais en revanche, combien d'Officiers ignorans, qui présument assez de leurs lumieres & de leur équité, pour prononcer qu'ils auroient bien jugé dans telle & telle cause délicate.

Guérissez-le du ridicule de l'importance. Il est Gentilhomme, c'est tout ce qu'il faut pour s'avancer. S'il alloit se faire un mérite d'être

riche, citez-lui la multitude des sots qui sont plus riches que lui. Qu'il sçache de bonne heure qu'il ne vous doit la naissance que par un effet du hasard, & pour vous ressembler; & que vous ne lui laissez de grands biens que pour en jouir & faire des heureux. Qu'il n'oublie jamais qu'il ne faut ni se prévaloir de sa richesse ni s'enorgueillir de ses titres, & que la noblesse des procédés, est la vraie noblesse d'un galant homme.

Les jeunes gens de qualité prennent une sorte de mépris pour ceux qui n'ont point de naissance; il est évident que ce défaut ne vient pas de leur fond; ces enfans, plus raisonnables en cela que leurs parens, ne voyent dans ceux qui les approchent que leurs qualités personnelles; mais

on ne leur laisse pas long-tems cette équité naturelle; on ne cesse de leur dire : *Cet homme n'a point de naissance, il ne vous convient pas* ; & bientôt ils tiennent au-dessous d'eux des gens qui leur sont fort supérieurs en mérite, & commencent à voir mauvaise Compagnie ; je veux dire, des gens de même état qu'eux & aussi vains. Accoutumez votre fils à ne mépriser personne, pas même ses domestiques, si vous ne voulez pas qu'il les traite durement.

Tirer sur la naissance des gens ; c'est n'en avoir point de mal à dire ; & par la raison des contraires, se jetter sur la naissance des gens, c'est n'en avoir pas de bien à dire. La médisance qui n'attaque que ce côté, tourne à l'avantage de celui dont on médit ;

médit ; & la flatterie qui ne se prend qu'à cette branche, tourne au desavantage de celui qu'on loue ; avec cette différence que la naissance est la derniere chose dont on parle, quand on en a d'autres à blâmer ; & que c'est la premiere qu'on loue, soit qu'on ait, ou qu'on n'ait rien autre chose à louer. Lors donc que j'entens dire de quelqu'un, que c'est un homme de rien tout simplement, ou d'un autre que c'est le fils du fameux Maréchal de..... j'ajoute que l'un est au-dessus de l'envie, & l'autre au-dessous de son pere.

La fierté dans les personnes d'un rang élevé, les rend inaccessibles. C'est une habitude qui prépare un long ennui, que celle de ne regarder jamais au-dessus de soi. Tous les Grands

l'ont, il n'y a que du plus ou du moins. Comme on ne les approche point, ils ne voyent ſouvent que les plaiſirs des autres. Ils dovroient pour en goûter deſcendre au niveau de ceux qui ne peuvent les atteindre; mais cet effort ſurpaſſe leur courage. Le moyen de vaincre cent préjugés qui s'y oppoſent, la différence de la naiſſance, du rang, des dignités, de la fortune? Les perſonnes d'un état ſubalterne ont l'avantage de rencontrer des égaux ſans s'abaiſſer. Cependant j'aimerois mieux dans mes fils une fierté qui les ſéparât de la foule, qu'une condeſcendance qui les confondît avec tout le monde. Je ne les reprendrai jamais de ce défaut, ſi c'en eſt un. La fierté eſt la marque du courage. Qu'ils ſoient donc fiers, ſurtout s'ils n'ont pas ces qualités éminentes qui tirent

les hommes du pair ſans qu'ils s'en mêlent. On penſe que les perſonnes fieres ſont mépriſantes, & l'on a raiſon, pour peu que leur fierté ſoit mal entendue. Celles qui ont le ſens commun ne mépriſent que ce qui eſt mépriſable. Les jeunes gens qui ſont fiers ne font point de choix qui les deshonorent. Voilà à quoi ſert la fierté ; elle a encore d'autres uſages qu'il eſt utile de détailler.

Ce n'eſt pas aſſez d'oſer faire une belle action, il faut qu'elle paroiſſe. Les jeunes gens ſurtout doivent faire valoir ce qu'ils font de bien, ne fût-ce que pour commencer leur réputation : d'ailleurs on tire des indices des actions de la jeuneſſe ; elles annoncent le caractere & les mœurs avenir.

Chanceler, c'eſt ſe méfier de ſoi. Il faut marcher ferme tant que l'on peut. Si l'aſſurance marque de l'amour-propre pour quelques gens, il y en a bien davantage qui la prennent pour du mérite; elle fait valoir les avantages que l'on a, & ſuppoſer ceux qui nous manquent.

Il faudroit tâcher de ne voir d'habitude que les perſonnes dont on eſt vraiment eſtimé. Les autres ne nous environnent que pour obſerver nos défauts, & les publier. Qu'on eſt malheureux d'être expoſé au grand jour, quand on ne peut le ſoutenir! Il y a des femmes qui ont la politique de tenir toujours leurs rideaux fermés; & que certains hommes en place feroient bien d'imiter; mais peut-être cela ne dépend-il pas d'eux: il faut

qu'ils se montrent, & qu'on les voye tels qu'ils sont. Quel inconvénient!

La façon d'obliger est un des grands traits qui peignent le caractere. L'activité à rendre service prouve de la générosité; le silence sur les services rendus, de la grandeur d'ame. On perd le mérite d'une bonne action en la publiant; il y a même des cas où l'indiscrétion fait plus de mal que le service n'a fait de bien.

Un homme ne plaît guéres le lendemain, quand il n'a pas plû le premier jour. On s'accoutume à ne rien sentir pour un objet, & l'indifférence devient habituelle. On sera, si l'on veut, touché de reconnoissance; on en prendra les mouvemens pour de l'amour; mais il vient un moment

qui détrompe ; c'eſt celui où l'on rencontre la perſonne que l'on doit aimer ; & qui plaît dès le premier jour. L'amour ne tient à aucun autre ſentiment : quand il s'en joint à lui, ce ſont d'autres cauſes qui les produiſent. L'amour eſt ſeul, il eſt particulier.

L'excès de mérite garantit des rivaux. On n'envie que juſqu'à un certain point. La ſupériorité force la médiſance & la calomnie au ſilence. Quand une femme eſt parfaitement belle, les autres n'ont pas le courage d'en diſconvenir ; mais tant qu'il reſte quelque choſe à faire à la nature ou à la fortune, l'envie trouve de quoi ſe conſoler.

On ne ſe fait point aimer des gens

malgré qu'ils en aient. Pourquoi donc leur sçavoir mauvais gré de leur insensibilité ? On n'en est pas moins aimable, parce qu'il y a un homme à qui l'on n'a pas plû. Le seul moyen de se vanger de l'indifférence, c'est de ne point s'en appercevoir. Ayez toujours mauvaise opinion de celles qui se piqueront de votre indifference, & qui feront des pas pour en triompher. Punissez ce défaut de cœur en redoublant de froideur. C'est une conquête peu flateuse pour un honnête homme que celle qui s'offre : la plus belle est à mon sens, celle qui coute ; & la plus difficile à conserver, celle qui n'a rien couté. Rien n'est si facile que de prendre du goût pour de l'amour. Les femmes s'y trompent & se désabusent à tous momens. Les passions durent

long-tems ; les fantaiſies n'ont qu'un jour. Je ne conſeillerai point là-deſſus. Je n'ai point eu de fantaiſies, & les paſſions donnent du chagrin ; mais une choſe ſur laquelle je ne me tromperai jamais, c'eſt ſur la nature de mes ſentimens & de ceux des autres.

Diſconvenir de ſon choix, c'eſt en rougir. Les femmes ne craignent pas d'être ſoupçonnées de pluſieurs amans, & elles ne voudroient pas en avouer un. Il eſt pourtant moins indécent de montrer ſon attachement pour un homme aimable, que de paſſer pour en favoriſer pluſieurs & de fort ordinaires : les hommes n'ont pas coutume de garder tant de ménagement. Ils laiſſent croire qu'ils ſont aimés, pour peu qu'une femme

en vaille la peine ; ils aident même à la persuasion, en devenant indiscrets, quand c'est le seul moyen de réussir. C'est pourtant l'ingratitude la plus noire, que de ternir la réputation d'une femme qui a osé l'exposer pour rendre un homme heureux. Convenez de la tendresse que vous avez ; mais ne faites pas soupçonner le retour. La constance est la *seule indiscrétion* qui soit excusable. *Une femme* bien née ne devroit non plus pardonner l'indiscrétion que l'infidélité. Si l'une blesse la délicatesse, l'autre blesse l'amour propre. Je ne vois qu'une femme, qui a eu plusieurs Amans, avec laquelle les derniers soient dispensés du silence. La discrétion ne regarde que le premier ; ils parlent pourtant presque tous : à qui la faute ? Il y a telles femmes avec

qui les hommes feroient bien de prendre date.

Rien ne flatte tant que les préférences. C'est un moment bien doux pour l'amour propre que celui de la distinction. Aussi rien n'est-il si choquant que le pis-aller. Les hommes le sont de la plûpart des femmes. Ils rougiroient d'avoir été acceptés, s'ils sçavoient le motif qui a déterminé pour eux. Combien d'hommes trompés ? Combien de femmes qui font sonner leur fidélité bien haut, & qui seroient fort embarrassées s'il falloit y manquer ?

Les hommes regardent les femmes avec une indulgence très-nécessaire à la satisfaction des uns & des autres ; sans cela, que deviendroient-elles &

eux aussi ? Le sang à Paris est laid ; les femmes cependant y sont coquettes & galantes. Je le leur passe ; mais non pas de se détester entr'elles, comme elles font toutes ; & d'être jalouses du moindre avantage. Je vais rapporter un trait qui m'est arrivé : il m'étonna d'abord ; mais il me réjouit beaucoup par réflexion. Je me trouvai dans un cercle où il y avoit plusieurs femmes ; on me pria de jouer du clavecin, j'en jouai. Les hommes entourerent ma chaise, & me donnerent des louanges à proportion que je leur plaisois. Les femmes me dirent que je jouois joliment, sans m'écouter ; & me demanderent des piéces fort difficiles que j'exécutai mal, & qu'elles applaudirent beaucoup. Enfin quelqu'un s'avisa de dire que je dessinois ; on me demanda qui j'avois

pour Maître, & je tirai de ma poche un portrait qui faiſoit voir que j'avois un habile homme. Ce portrait étoit le mien. Madame la Marquiſe de *** dit qu'il y avoit quelque choſe. Madame de R*** dit qu'il ne me reſſembloit point ; & Madame d'Or*** s'écria d'un ton impatient ; hé, mon Dieu, ſi ! il reſſemble, eſt-ce que vous ne voyez pas que c'eſt le front de Madame......? Or c'eſt peut-être la partie de mon viſage ſur laquelle on puiſſe trouver le plus à redire. J'avoue qu'en femme de quarante-cinq ans, comme Madame d'Or***, je l'aurois trouvé trop grand ou pas aſſez bien fait. La remarque étoit juſte, & de ſon âge ; mais la mienne l'eſt auſſi. C'eſt que les femmes ne ſont bonnes que pour une choſe, & ce n'eſt pas pour vivre en ſociété. Elles feront donc bien de ne ſe voir

qu'aux Spectacles & au jeu. C'est encore un avis que j'avois à leur donner.

Il y a une femme qui ne m'a jamais pardonné de lui avoir dit qu'elle étoit de la même année que le Roi.

Les hommes ont un grand avantage sur nous ; c'est d'être loués de leurs semblables, quand ils le méritent. Au lieu qu'il n'y a que les hommes qui nous accordent les qualités que nous avons en effet. C'est notre coutume de nous consoler des injustices de notre sexe, par l'admiration & par l'estime de l'autre. Je connois une fort jolie personne qui disoit quand elle entendoit médire de sa figure : *Pour me venger, je ferai demain un infidele.* Cette vengeance lui a réussi

tant de fois, que les femmes sont enfin convenu qu'elle étoit aimable; mais non pas qu'elle fût sage. Leur médisance n'a fait que changer d'objet.

Il ne faut altérér en rien la vérité; elle est si belle! On fait si bien de l'aimer toute pure! Celui qui ment, devroit être condamné à vivre seul. Il y a trois choses que la Duchesse de..... recommandoit au Gouverneur de son fils: Monsieur, lui disoit-elle, que mon fils ne mente jamais; qu'il n'injurie personne, & qu'il ne fasse point de méchancetés noires.

Les Italiens ont le défaut de tout exagérer. Gardez-vous-en, sur-tout dans les louanges. Une chose surfaitte est presqu'effacée. Celui qui loue avec

excès, marque peu de diſcernement, & rend un mauvais ſervice à celui dont il parle, en le faiſant valoir plus qu'il ne vaut. Meſurez vos éloges & laiſſez à celui qui vient après vous, quelque bien à dire de ce que vous eſtimez. Celui qui loue trop ſe mocque de lui-même, ou des autres. J'invite Monſieur l'Abbé de *** à bien peſer cette maxime, & à ceſſer de dire aux gens des choſes flateuſes qu'il ne croit pas, & qu'il ne leur fait point croire.

On change d'objet, mais la paſſion eſt la même. On meurt avec elle. Un Comédien promet au Confeſſeur dans une grande maladie, qu'il ne remontera pas; ſe porte-t-il bien? il joue la Comédie. Il y a donc de la fauſſeté ou de la témérité de promet-

tre des choſes contraires à ſon penchant. La frayeur de la mort nous arrache à tout, & la ſanté nous rend nos goûts & nos ſens à ſatisfaire.

La pénétration eſt la meſure de l'eſprit ; c'eſt elle qu'il faudroit mettre à l'épreuve pour juger ſûrement du mérite d'un homme. Il y a des gens qui parlent peu, & qu'on prendroit pour des ſtupides ; mais ils ont le coup d'œil prompt ; ils devinent juſte ; ils forment des conjectures de la derniere fineſſe ; ils pénétrent les caractéres ; ils ne ſe trompent point ſur le tour qu'une affaire doit prendre ; ils débrouillent ſans peine les plus épineuſes. Ce n'eſt point à l'expérience qu'on doit la pénétration : voilà ce à quoi l'on ne penſe pas aſſez, quand on accorde l'une de ces quali-

tés

tês à un homme qui n'a que l'autre. Quand on n'a point de pénétration à quinze ans, on n'en a pas à soixante. Qu'est-ce donc que la pénétration ? C'est l'œil de l'esprit : l'esprit peut bien aller sans elle ; mais elle ne va point sans l'esprit.

N'attendez pas que le bonheur vous abandonne. Il faut prévenir, s'il se peut, les disgraces en s'y préparant avec fermeté. Les personnes qui dépendent des Protecteurs doivent avoir le pressentiment aussi délicat que les amans ; & juger de loin, quand leur regne est passé. Il est facile de s'appercevoir qu'on ne continue pas de plaire. Les yeux de la bienveillance sont toujours rians. Une femme ne regarde pas son amant comme un autre ; & le favori à qui

ſon maître parle ſérieuſement, doit dire comme le Marquis de.... *Je ſuis perdu! le Prince ne m'a pas demandé des nouvelles de ma femme, & n'a point careſſé ma levrette.*

L'exemple d'autrui corrige rarement. Le malheur qui ſuit les imprudences, n'intimide que quand il eſt perſonnel. Une heureuſe extravagance ſemble nous répondre du ſuccès de toutes les autres. S'il arrive qu'on ſe compare à ceux qui ont échoué; plutôt que de ne pas rencontrer entre eux & nous quelque différence eſſentielle qui nous raſſure, nous en imaginons de chimériques: nous continuons la même conduite, ou nous en changeons, ſelon que nous avons des paſſions plus ou moins fortes à ſacrifier.

Un homme à projets, qui a trop de fortune ou qui n'a rien à perdre, fait bien d'en inventer tous les jours. Manquent-ils ? on n'attend pas après leur ſuccès, quand on eſt riche ; & on n'en eſt pas plus pauvre, quand on n'a rien. S'ils réuſſiſſent, tant mieux dans l'un & dans l'autre cas. Quant à ceux dont la fortune eſt bornée, ils feroient mieux de s'en tenir à ce qu'ils ont. On va de ſyſtême en ſyſtême, ſans en rencontrer un bon, & l'on perd le peu qu'on a à en pourſuivre de mauvais. Les projets ont cependant un avantage ; c'eſt d'amuſer dans les revers. Je connois un homme qui ayant perdu tout ſon argent au jeu ; & ne ſçachant plus où donner de la tête, ſe mit à rêver un projet, paſſa vingt-quatre heures ſans manger, jetta quelques extravagances ſur du

papier, qu'il envoya au Contrôleur général, convaincu que sa fortune étoit faite. Il se trompoit à la vérité; mais il se présenta des ressources longtems avant que l'illusion fût dissipée. Les joueurs sont assez systématiques. Heureux ceux qui font leur partie, s'ils ne sont pas calculateurs; pour moi, je n'en voudrois ni pour amis, ni pour amants. Il faut distinguer deux espéces de joueurs: ceux qui jouent par passion & par intérêt, & ceux qui jouent par ennui ou par amusement. C'est des premiers que je parlois; car il n'y a ni bien, ni mal à dire des derniers.

Les agrémens de la figure sont tout dans les femmes; mais ils ne sont presque comptés pour rien dans un homme d'esprit; à moins qu'il ne veuille

les facrifier, à quelque femme de qualité, qui fe fervira de lui, comme d'un fot, qui auroit les mêmes avantages. J'en connois une qui s'étoit choifi un jeune homme qui avoit du mérite, & de la figure ; mais on n'amufe pas longtems les femmes avec de l'efprit : elle lui dit un jour nettement qu'il pouvoit fe retirer ; qu'elle n'aimoit pas les gens qui parloient trop.

Il eft des gens qui ne peuvent vivre obfcurément ; ils s'élancent dans le monde ; ils fe répandent ; ils fe perfuadent que plus ils feront connus, plus ils brilleront. Qu'ils fe trompent ! La lumiere n'éclate jamais davantage que dans les ténébres. Un homme de Lettres qui vit retiré, & qui n'annonce fon exiftence que par les productions de fon efprit, eft un

astre qui paroît dans une nuit profonde, & qui détermine tous les yeux sur son horison. On ne l'eût peut-être pas regardé, s'il se fût levé avec les autres étoiles. Autre avantage de la vie retirée : Celui de disparoître sans qu'on s'en apperçoive. On jette quelquefois les yeux au loin, pour s'instruire de ce qui s'y passe ; mais on regarde sans cesse autour de soi. Ajoutez à cela qu'on dédommage ordinairement par des louanges un homme dont on craindroit la concurrence, mais qui nous sacrifie ses prétentions, en demeurant dans la retraite. On dit du bien de lui sans qu'il en coute rien à l'amour-propre. Un homme qui se tient si loin des vivans, est précisément par rapport à eux, comme s'il étoit déja au nombre des morts.

L'amour du plaiſir eſt dans tous les hommes. C'eſt pour s'en procurer qu'on fait tout. J'aime aſſez les gens qui s'en font de biſarres. Cela marque au moins de l'imagination, & j'ai éprouvé que les ſingularités ne déplaiſoient qu'aux eſprits bornés; ils veulent comme les autres & tout comme les autres; & les plaiſirs veulent être variés. On les déguiſe en y mettant de la biſarrerie. Changer d'objet, c'eſt faire comme tout le monde. Il faudroit donc s'en tenir aux mêmes; mais les prendre ſi ſinguliers qu'ils corrigeaſſent de l'envie de changer.

Volupté; tout le monde en parle, croit la connoître, & peu de perſonnes ſont en état de la ſentir. On donne ce nom à tous les mouvemens du

plaisir. Il y a pourtant loin du plaisir à la volupté : ils se joignent quelquefois ; mais ils se sentent séparément. La volupté vient de l'ame, le plaisir vient des sens ; aussi tout le monde prend-il du plaisir, parce que tout le monde a des sens. Mais la volupté étant un sentiment délicat, dépendant de l'esprit, & du goût ; il y a donc les trois quarts du monde qui n'ont jamais senti la volupté. Je ne sçais même si l'on peut donner aux mouvemens que l'on sent quand l'amour-propre est satisfait, le nom de volupté ; c'est une jouissance de soi-même que cela ; c'est donc un plaisir simplement. Quand je regarde ce que j'aime, les mouvemens qui se passent en moi m'étant procurés par la vûe ; mes yeux ne me reprochant rien dans l'objet qui me plaît ; l'esprit &

le goût, étant d'accord avec les ſens ; on peut appeller ce que j'éprouve, un plaiſir voluptueux. Si ce que j'aime eſt laid, c'eſt du plaiſir ſans volupté. Il n'en eſt point dans la jouiſſance, puiſqu'alors on eſt hors d'état de raiſonner. Tout ce qui nous ôte la faculté de ſentir notre bonheur, ne peut mériter ce nom. Il faut voir, il faut entendre, il faut toucher, il faut ſentir le beau pour connoître la volupté. La plus pure vient de l'imagination & de la délicateſſe ; car ſans elle il n'y a plus que du plaiſir. Je ſoutiens même que la vertu a ſa volupté. Les belles actions nous en procurent d'une ſorte d'autant plus douce, qu'elle n'eſt pas momentanée comme celle de la paſſion, & que les retours n'en ſont jamais fâcheux. Perſonne n'a encore oſé don

ner de Traité ſur la volupté. Ovide n'étoit pas voluptueux, il n'étoit que libertin; la Fontaine étoit pis encore. Il n'en eſt qu'un que je n'oſe citer; j'aurois peur que l'on ne me ſoupçonnât de ſçavoir le Latin. Pour moi, ſi j'entreprenois ce Traité, les femmes m'accuſeroient d'expérience, & je n'ai pas l'âge encore d'en montrer ſans conſéquence.

Les gens qui ſe poſſédent, ont bien de l'avantage ſur ceux qui prennent tout avec emportement. Avec le ſang froid, on voit venir les coups de loin, & on les pare. Mais d'un autre côté, les gens phlegmatiques n'ont point de premier mouvement qui les excuſe. J'ai remarqué que, quand ils joignent à cette qualité de l'eſprit & du goût, ils vont extrê-

mement loin. C'eſt marcher à grands pas que de s'arrêter à propos ; on ne réſiſte pas à tant de qualités réunies. L'eſprit ouvre les voies ; la prudence écarte les obſtacles ; & l'on arrive à la fortune, quand on s'en ſoucie : mais il eſt rare que les perſonnes de ſang froid ne ſoient pas Philoſophes.

Connoître toute la valeur des belles actions, c'eſt preſque en être capable. Qui voit bien, agit bien. Un Deſſinateur qui connoît ſes proportions, ne ſe réſout pas à faire un mauvais deſſein. Il eſt dans les procédés une beauté qui nous captive malgré que nous en ayons. Elle remue ceux qui ſont les moins ſuſceptibles de cette émotion. Mais ce n'eſt pas avec la même force que les ames d'un

ordre plus élevé. Celles-ci sont saisies d'une admiration qui les met sur le champ en action. Les autres d'un étonnement qui les engourdit. Le discours d'Achille ou d'Ajax dans la Tragédie fait trembler le lâche ; l'homme de cœur est sur la scene, c'est lui qui joue, qui parle, qui menace ; il est en Aulide ; il brave Agamemnon. En questionnant adroitement les Spectateurs d'une action tragique, sur la nature des sentimens qu'ils éprouvent, on devineroit presque ce qu'ils sont capables de faire. Un homme qui saisi d'un mouvement de compassion dans la Comédie de l'Enfant Prodigue, tireroit sa bourse quand il l'entend déplorer sa misere, seroit à coup sûr un homme bon.

Probité : Terme vaste que peu de

gens comprennent dans toute son étendue ; & peut-être n'est-ce pas leur faute. Il est des finesses en tout ; & sa probité a les siennes, qui ne sont apperçues que par les personnes qui ont le plus d'ame. Les jeunes gens n'en ont presque pas encore, & les vieillards presque plus d'idées. On ne les sent pas dans la jeunesse ; on ne les sent plus dans un âge avancé. Il y a même des gens d'esprit pour qui ces minuties d'honneur sont un ridicule en tout tems. Il faut bien des réflexions pour connoître l'homme de société, & à lui bien de la droiture de cœur pour qu'on en fasse cas. Les jeunes gens sont parjures, méchans, menteurs, infidéles, calomniateurs, souvent pis ; faute de sçavoir bien ce qu'il faut être. Cette habitude ne les dispose pas à devenir meilleurs

avec le tems. Il seroit donc essentiel que les premieres leçons des enfans fussent des leçons de probité. Il faudroit leur apprendre ce à quoi les engage la qualité d'homme ; & le plutôt seroit le mieux. J'invite quelqu'honnête & habile homme à nous faire des élémens de morale à l'usage des enfans. On les fatigue d'une multitude de préceptes superflus ; & on les laisse grandir, sans leur avoir donné une notion exacte de ce que c'est que probité. S'ils ne sont pas fort honnêtes gens, il ne faut pas s'en étonner ; ils seroient, je crois, de fort mauvais Humanistes, & de très-pitoyables Géométres, si on ne s'y prenoit pas mieux pour leur apprendre le Latin ou la Géométrie. Aussi ils trompent leurs parens, & ils s'en félicitent ; ils deshonorent des femmes qui

ont été ou assez simples pour les croire, ou assez sensées pour les refuser, & ils s'en font une espéce de point d'honneur ; ils font des dettes qu'ils ne payeront jamais, & ils ne s'en cachent pas : cependant ils se trouvent à l'âge de quarante ans avec la réputation d'une probité soutenue. Qu'entend-t-on donc dans le monde par de la probité ? Ce n'est point aux femmes à qui je fais cette question. Elles sont dispensées d'en avoir. On dit une femme d'honneur, & l'on entend bien ce que c'est que l'honneur d'une femme ; mais on n'a jamais dit une femme de probité. Ce seroit même s'exprimer si ridiculement, que si j'avois à parler de Madame de ***, je dirois que c'est une femme d'honneur & un homme de probité. Quoi donc la probité seroit-

elle inutile aux femmes ; ou les femmes ne feroient-elles point faites pour elle ? C'eſt le premier ; car il me ſemble qu'elles peuvent être tout ce qu'elles veulent, ſans conſéquence. Nous portons aux hommes une vénération bien ſinguliere pour n'oſer avoir avec eux rien de commun que les défauts. Peut-être ne ſerions-nous pas fâchées d'égaler leur ſçavoir, & de ne plus paſſer pour ignorantes ; mais je crois qu'ils nous accuſeront encore long-tems d'indiſcrétion, de caprices, de frivolité, d'inconſtance, de peu d'entendement, d'attachemens pitoyables, &c. Nous avons cependant le germe de toutes les vertus qui ſont en eux ; mais ſoit défaut d'éducation, ſoit foibleſſe de notre part, ce germe ne produit rien en nous.

La vertu eſt tout & n'eſt rien ; elle eſt tout pour ceux qui la chériſſent, & rien pour ceux qui ne l'ont pas.

Rien n'eſt ſi cher que l'honneur, la vie, la liberté : cependant on riſque ces choſes avec une ſorte d'indifférence qui fait honte au bon ſens & à la raiſon. On veut paſſer pour avoir de l'honneur ; & l'on fait des actions qui le bleſſent, & ſouvent le détruiſent. On veut vivre long-tems ; & l'on ſe ruine la ſanté par des excès. On adore la liberté ; & l'on ſe marie, on prend des Charges, on accepte des Dignités, on montre de l'eſprit mal-à-propos, & l'on fait enfin tout ce qui méne à l'eſclavage. On paſſe donc ſa vie à mettre ſans ceſſe les ſens & les paſſions en contradiction

avec l'honneur & la liberté. De tout tems les hommes n'ont pas été d'accord avec eux-mêmes ; tels ils ont été, tels ils seront toujours. Quant aux femmes, je n'en dis rien ; elles sont encore moins décidées.

Il ne peut y avoir trop de conformité entre les personnes qui se marient : c'est une démarche trop importante pour y rien négliger ; mais surtout on doit s'attacher à l'éducation & au caractere. L'éducation est l'indice de la naissance : pour le caractere, il faudroit qu'un homme fût bien insensé, pour fermer les yeux là-dessus : le bonheur en dépend. Au reste je ne parle que du petit nombre de ceux qui se marient pour vivre ensemble. Les autres peuvent s'unir sans tant de façons. Il me semble que

dans les mariages mal assortis les femmes sont moins coupables que les hommes ; il a moins dépendu d'elles de choisir.

Je ne trouve rien de si vil que de frapper les gens par derriere. Haïssez à découvert. Il faut mettre de la générosité jusques dans la vengeance ; & j'ajouterai qu'il faut punir de sang froid. Rien ne demande tant de tranquillité, & n'est conduit avec plus de véhémence que le ressentiment. On ne pense pas que, quand on se vange, on est juge dans sa propre cause ; & qu'il est facile de redemander plus qu'il n'est dû ; toutes les passions sont contre le bon sens ; il n'y a que l'amour dont on pourroit faire une vertu. Mais comment s'y prendre avec des gens qui rougissent de la fidélité ;

& de la retenue, & qui aiment mieux affecter des vices à la mode que de montrer des vertus gothiques.

N'ayez jamais rien à démêler avec des têtes légeres; elles ne sont propres à rien. Tout traité demande de la réflexion, & les gens sans cervelle ne pensent point. Mais un homme n'est point un fol pour avoir fait une folie, ni un sot pour avoir fait une sotise. Il ne faut donc pas juger les gens trop légerement; mais voir si par hazard, un homme de beaucoup d'esprit ne seroit point devenu un sot à force d'avoir fait des sotises, ou insensé, à force de folies

Il ne faut être la cause de la désolation de personne. On n'entend pas parler impunément des malheu-

reux qu'on a faits. On trouve alors en ſoi des principes d'humanité que l'on n'étouffe point, que l'on eſt fort étonné d'y rencontrer, & qui nous reprochent l'excès de la paſſion que nous avons écoutée, à moins que le ſujet ne ſoit ſi déteſtable, qu'il ne vaille pas la peine d'être plaint. J'avois d'abord eu la tentation de ſupprimer cette penſée, parce qu'elle me ſembloit ne concerner que les honnêtes gens qui ne font point de malheureux de propos délibéré; mais je me ſuis convaincue, en y regardant d'un peu plus près, qu'elle eſt générale; car, me ſuis-je dit à moi-même, l'homme le plus méchant qu'on puiſſe imaginer n'exiſte pas; mais l'homme le plus méchant qu'on puiſſe imaginer, ſeroit celui qui feroit des malheureux ſans remords. On ne fait

donc point de malheureux sans remords.

Il faut être femme pour sçavoir se venger. Je ne sçais cependant comment la femme la plus vindicative s'y prendroit avec un homme d'un mérite reconnu : car le mérite n'a jamais tant de partisans que quand il est persécuté ; & celui qui s'en venge, se fait haïr.

Attendre à sa mort pour faire du bien & pour bien faire, c'est ignorer son bonheur & celui des autres. Il a des gens qui veulent être regrettés ; c'est la folie la plus déplacée : ne vaudroit-il pas mieux jouir de la reconnoissance ?

L'art de cacher ses défauts est un

art néceſſaire à qui veut ſe faire une réputation. Il n'en faut qu'un pour ternir un grand mérite, & l'on ſe prend où l'on peut, quand il eſt queſtion de déprimer les qualités. Ce qui n'eſt rien aux yeux de l'amitié n'eſt pas vû de même par les indifférens. Regarder tous ceux qui nous examinent comme prêts à nous nuire dans l'occaſion, c'eſt le moyen de n'être trompé ni ſur ſon compte, ni ſur le leur. Un Philoſophe diſoit de ſes calomniateurs : ces gens diſent beaucoup de mal de moi ; mais ils en diroient bien davantage, s'ils me connoiſſoient comme je me connois.

Les perſonnes inquiettes & ſoupçonneuſes n'ont point de repos, & n'en laiſſent point aux autres. Il n'y a pas d'autre reſſource pour elles

que de se livrer aux violens exercices du corps ; courir la poste, par exemple, jouer à la longue paume, chasser la grande bête. Si elles ont trop d'embonpoint, malheur aux autres.

Penser & sentir, sont deux choses fort différentes. L'une appartient à l'esprit, l'autre est essentielle à l'ame. Aussi je crois qu'il y a des gens qui ne pensent guéres, & qu'il n'y en a point qui ne sentent.

Les grands chagrins sont les épreuves de l'ame. On ne se connoit point quand on n'a pas été malheureux. Les plaisirs n'apprennent qu'une chose, l'art de les bien choisir ; & n'ont qu'un terme, l'ennui, quand ils nous quittent, & c'est presque toujours eux qui commencent. Nous les pour-

suivons tant qu'ils se laissent appercevoir. Il y a des gens qui ne les perdent jamais de vûe, pas même dans les derniers momens. Ces gens sont plus heureux que sages, & j'ai meilleure opinion de leur tempérament que de leur esprit.

Il est doux d'être prévenu ; mais il y a des gens dont on n'obtient rien, si l'on ne demande ; n'importe, il vaut mieux être privé de ce qu'on souhaite que d'essuyer un *je ne puis pas*, ou quelqu'autre mauvaise défaite. Quand vous aurez des demandes à faire, examinez si elles sont justes. En général, il ne faut déplacer personne. Voyez donc si celles à qui vous vous adressez sont d'un caractere à vous écouter. Demander des graces à de certaines gens, c'est emprunter

d'un avare. Si l'on obtient, c'est d'une façon si pénible, qu'on seroit moins fâché d'un refus, quand on a du cœur; cependant il ne faut être refusé de personne.

Je ne sçais pourquoi je suis plus sensible aux attentions qu'aux services. Seroit-ce que les services exigent de la reconnoissance, & que les attentions pouvant être récompensées sur le champ par la façon dont on les reçoit, il est plus facile de s'acquitter des unes que des autres? Je trouve d'ailleurs une certaine délicatesse dans les attentions, qui n'est point dans les services, & qui est fort de mon goût. Ce que je tiendrois à titre de grace, me deviendroit à charge. Je crois que le vrai moyen de me rendre ingrate, seroit de me mettre

dans le cas de ne pouvoir m'acquitter. Il entre peut-être dans ce que je dis-là, plus de fierté que de gratitude. Je n'approfondirai point cette réflexion ; il faut passer légerement sur les défauts dont l'on ne veut point se corriger.

Venir après les autres, c'est presque déſeſpérer de ſon bonheur. Il faut tenter tout ce qui paroît bon. Une route difficile peut mener à la fortune ou à la réputation. Ne faire que ce que les autres ont fait, c'est être imitateur, & par conſéquent ſubalterne. Celui qui s'éleve au-deſſus de ſon modéle, n'en avoit pas beſoin. Le neuf a toujours pour lui la ſingularité. Mais il faut ſurtout obſerver de ne point bleſſer les regles du bon goût, qui eſt aujourd'hui d'une extrême délicateſſe,

Les personnes qui occupent des postes éminens sans avoir les qualités nécessaires, sont encore rendues plus petites par leur grande élévation; ce sont comme des boules qui disparoissent à l'extrémité d'une haute pyramide.

Il faut fuir les personnes qui sçavent nos secrets, surtout quand d'autres les leur ont confiés. Rien ne gêne tant que la présence de ceux dont on redoute l'indiscrétion. Chaque mot qu'ils prononcent est effrayant. Cet état est si cruel que j'ai oui-dire à une femme, d'un homme qui sçavoit un peu ses affaires, qu'elle ne le rencontroit jamais sans avoir la fiévre. La santé dépend donc quelquefois d'une fâcheuse rencontre. Il faut tâcher de n'en point avoir, en ne faisant rien

qui nous donne de l'appréhension.

Porter de la hauteur chez ceux à qui l'on va demander, c'est un moyen sûr pour ne rien obtenir. Cependant comment demander en toute humilité la récompense de ses services? Un bon Officier poursuit une pension comme une chose dûe, & c'est en effet une dette. Je ne dirai rien des sollicitations de bénéfices, il y a une méthode particuliere pour les obtenir. Je reviens à nos Officiers à qui l'on ne donne rien, justement parce qu'on leur doit. Acquitter, n'est point faire une grace; & chez les Ministres, on n'obtient rien qu'à ce titre.

Le ton le plus simple & le plus noble est le meilleur. Il n'est point

ſujet aux changemens. Le choix des expreſſions eſt très-eſſentiel ; quand on écrit. Il l'eſt moins dans la converſation familiere. Il faut avoir l'expreſſion ſimple & affectueuſe avec ſes amis ; avoir la même ſimplicité avec un peu plus de politeſſe pour les indifférens. Il eſt des termes de ſociété qui ne doivent être employés qu'avec ceux qui les entendent, & qu'il ne faut jamais écrire, parce que l'on écrit pour tout le monde. Les tours les plus ingénieux paſſent. Il vient un tems où il n'eſt plus permis d'en uſer. C'eſt une choſe qu'il ne faut non plus ignorer que les modes. Un Auteur qui peint des mœurs qui n'exiſtent plus, ou qui ſe ſert de façons de parler qui ne ſont plus d'uſage, eſt étranger dans ſon ſiécle, & dans ſa patrie. Le ton des honnêtes

gens ne devroit point varier. Il en étoit un jadis pour les femmes dont il ne leur étoit pas permis de s'écarter, celui de la pudeur. Je ne sçais ce qu'il est devenu, à moins qu'il ne se soit réfugié aux Urselines, & chez les Filles de Sainte-Marie. Qu'il y reste; on n'en a plus que faire dans le monde. Nos mœurs demandent un autre langage. Je n'entends point par un ton simple, celui du siécle d'Henry IV. Quelqu'admirable que soit le stile de Montagne, celui qui s'y conformeroit scrupuleusement aujourd'hui, soit dans ses écrits, soit dans sa conversation, ne feroit pas mal de reprendre la fraise, la calote, les grands gantelets, l'écharpe avec la petite barbe. Cela n'ajouteroit presque rien à son ridicule. On entend par un langage pur, celui de

ſon tems ; c'eſt celui qu'il faut prendre. En un mot, il faut parler aujourd'hui, comme les gens d'eſprit parloient hier. C'eſt ce que je conſeille à mes amis, & ce que je tâcherai de faire.

Heureux qui a les vertus dans un dégré modéré. Je me ſuis apperçue que ceux qui en portoient quelques-unes à l'excès étoient inſupportables à eux-mêmes & aux autres. Ce que j'ai encore remarqué, c'eſt que les vertus ne ſont point enviées ; ſeroit-ce qu'on en feroit peu de cas ? Et ſont-elles donc comptées pour rien dans ceux qui les poſſédent ? On envie la beauté, les talents, l'eſprit, les connoiſſances ; mais point du tout les vertus. Un homme dira : Je voudrois bien avoir autant d'eſprit qu'un

tel ; mais il ne dit jamais, je voudrois être aussi généreux. Une femme dira, je voudrois bien avoir les yeux & les dents de Madame ***, mais point sa modestie. Je vois ce que c'est ; on n'envie que ce qu'on n'a pas, & tous les hommes ont de la générosité, & toutes les femmes de la modestie. Il n'y a que beaucoup d'esprit qui manque quelquefois aux uns, & de belles dents & de beaux yeux aux autres.

Si j'étois homme, j'aimerois mieux passer pour poli que pour galant. La politesse marque de l'éducation, & la galanterie, un goût général pour les femmes assez mal récompensé. Le sort des galants de profession est de n'en avoir jamais une qui en valle la peine. Ils sont dans leur jeunesse





le partage des femmes décriées; & dans un âge plus avancé, le mépris de ces femmes & des autres; pas une ne les console.

Un talent qui n'eſt point à négliger, c'eſt celui de faire valoir un pardon. Il faut exagérer l'offenſe, en paroître bien fâché, & ſe faire prier long-tems. Je n'écris point ceci pour les jolies femmes, & encore moins pour les laides. Il n'y en a point qui n'aient montré du courroux, ſans en avoir, & pardonné enſuite comme ſi elles en avoient eu.

La patience eſt une vertu de ſang froid. Je la trouve très-utile, & je l'admire beaucoup dans les autres; mais il faut abſolument que je m'en paſſe. On ne ſe donne point les ver-

tus qui nous manquent, quand on est née avec les défauts contraires. En revanche je la recommande fort à mes amis.

De tous les chemins qui menent à la fortune, le plus court & le moins fréquenté est le meilleur. Il y a des gens qui ne suivent que les grands chemins, qui ne connoissent que les entrées que la foule obséde, & qui n'arriveront jamais.

Il ne faut passer ni pour médisant, ni pour silentieux. On se fait haïr & craindre par la médisance; la taciturnité expose au reproche de peu d'esprit, ou même à un soupçon plus offensant, celui d'avoir besoin d'indulgence. Il y auroit un arrangement à tout cela, ce seroit de médire si bien,

que les gens que l'on attaque ne puſſent y trouver à redire ; & ne ſe taire que quand les ſujets ſont tout-à-fait deshonorés ; pour lors on diroit: Monſieur de *** médit comme les Anges ; il ne dit jamais que des choſes que tout le monde ignore, & qui deshonorent ceux qu'il met en jeu, ſans les offenſer.

Il y a des gens qui ne font rien qu'avec réflexion, & qui n'en font pas mieux. Ils ſeroient beaucoup plus ſages de ménager leur tête, & de laiſſer prendre aux événemens le train qu'ils doivent avoir naturellement. Le tems & les occaſions amenent tout à perfection.

Tout le monde veut avoir de la fineſſe : on imagine qu'elle marque de

l'esprit; quelle erreur! J'ai vû des subtilités surprenantes dans des personnes fort bornées, & celles qui avoient le plus de pénétration en étoient la dupe. La finesse est proscrite, si ce n'est dans les discours; encore faut-il parler à des gens qui nous entendent.

On veut briller à quelque prix que ce soit, même aux dépens de l'amitié. On aime mieux perdre un ami qu'un mot qui montre de l'esprit. Il faut avoir bien de l'indulgence pour les personnes étourdies; car elles en hasardent souvent. Malheur à qui leur présente inconsidérément une antithése brillante à faire.

Il y a deux espéces d'hommes avec lesquels il ne faut avoir rien de commun, les méchants & les sots. Avec

les méchants, cela dépend un peu de nous; avec les sots, cela n'en dépend pas. A la maniere dont on juge des choses dans le monde, on diroit que c'est tout le contraire. On rougit plus d'une sotise que d'une méchanceté; & peut-être a-t-on raison. Les sots sont sots sans ressource. Les méchans peuvent devenir bons.

Le déguisement n'est plus guéres d'usage. Tout le monde a de la finesse. Il n'est point de mauvais procédés qui n'aient été pratiqués; pour des bons, il en reste encore à avoir; mais on n'y pense pas; & les occasions passent. On imite le bien; mais on ne se propose pas de le surpasser. C'est encore une différence du bien & du mal, & c'est par cette raison que nous ne valons pas mieux que nos

peres, & que nos peres ne valloient pas mieux que nos ayeux. C'est un préjugé de croire qu'il y ait aujourd'hui des qualités qui n'étoient pas de tout tems. L'esprit & la sotise sont de ce siécle & des siécles passés ; on a seulement épuré le goût & corrompu les mœurs.

La réputation dépend du jugement des autres. C'est une raison pour rester ignoré, quand le mérite n'est pas éminent. Se proposer de plaire à tous, est un projet extravagant, puisqu'il n'est pas possible.

Etre obligé de tenir vis-à-vis d'une personne sans esprit ; quel supplice ! par où l'attaquer ? Tout lui est étranger, elle ignore tout, & l'on ne peut lui rien apprendre. Mais heu-

reusement si un homme d'esprit est mal à son aise avec un sot, un sot n'est pas mieux avec un homme d'esprit; aussi je m'apperçois que dans la société, sans le besoin qu'on a de voir quelques gens élevés en dignité, & de souffrir ses proches, les sots seroient tous d'un côté, & tous les gens de bon sens de l'autre.

Les plus belles pensées vieillissent; il n'en est pas de même des belles actions, elles sont toujours nouvelles.

La meilleure chose répétée plusieurs fois devient fatigante. Je vois avec plaisir deux fois le même Opéra, à la troisiéme il me lasse. Tout ce qui est destiné à récréer les sens, doit être extrêmement varié. Il n'en est pas de même de l'ame; quand elle

eſt ſatisfaite d'un objet, elle s'en occupe long-tems. Cette jouiſſance ne rebute point.

Il faut double eſprit pour vivre avec ceux qui n'en ont pas. Rien ne dédommage des ſotiſes des autres; mais il y a du plaiſir ou de l'intérêt à celles que l'on fait.

Quand une entrepriſe eſt difficile à l'excès, il faut l'abandonner au hazard: on la fait manquer en travaillant à la faire réuſſir. C'eſt dans ces occaſions qu'il faut plus compter ſur ſon bonheur que ſur ſa prudence. Il y a des gens qui ne veulent rien, à qui l'on offre tout; & d'autres qui courent après tout, & qui n'ont jamais rien. Comment cela ſe fait-il? par une combinaiſon des vertus ou

des défauts de corps & d'esprit qu'on a; & des défauts de corps & d'esprit de ceux à qui l'on a à faire.

C'est une grande folie de prétendre que tout aille à sa fantaisie: & que m'importe à moi que celui-ci veuille avoir de l'esprit aux dépens des autres? que celle-là soit la Peruche de tous les hommes qui vont chez elle? cela ne fait rien à mon bonheur. Il faut s'amuser des ridicules, les censurer sans amertume, & tâcher surtout de les éviter. C'est doubler son ridicule, que d'en rire dans les autres.

Le meilleur usage d'une grande fortune, ce seroit d'en faire part au mérite indigent; mais il faudroit n'accepter ni vers, ni dédicace. Ce n'est

plus l'homme que l'on loue ; c'est cent pistoles de rente que l'on acquitte.

Le vrai moyen de vivre sans inquiétude & de mourir sans regret, c'est de regler toutes les actions de sa vie sur l'équité & la droite intention. Les regrets ne viennent point sans mécontentement, & le mécontentement de soi suppose des folies. Pour des scrupules, les gens d'esprit n'en ont point. Car qu'est-ce qu'un scrupule ? sinon la mémoire de quelqu'action équivoque, sur laquelle on n'est pas en état de prononcer par soi-même. Les scrupules des gens du monde sont une affectation de probité, & ceux des gens dévots, les vapeurs de la dévotion.

Il ne faut ouvrir sa bourse qu'aux indifférens, & ne dire la vérité qu'à ses amis.

L'on fait tout pour celui qui nous flatte, sans penser aux motifs qui nous déterminent. Le flateur est un homme vil & bas; mais sa dupe n'est pas toujours un sot.

Tout dépend du moment, il ne s'agit que de le saisir. Celui qui connoîtra le moment du caprice, sera dispensé de mériter ce qu'il demande. Ce n'est pas aux femmes seules que j'en veux ici: c'est aux grands; c'est aux protecteurs. Ils ont tous accordé des graces dont ils se sont repentis le moment suivant.

S'il y a de l'imbécilité à croire

tout, & de l'entêtement à ne rien croire. Il y a des choses claires ausquelles on ne peut se refuser sans ridicule. Il ne s'agit point ici d'articles de foi ; ce n'est pas mon affaire. Je ne parle que de ces contes qu'on fait tous les jours, & dont il ne faut pas se laisser bercer comme des enfans. Tout ce qui est dénué de vraisemblance, ne doit point être admis par des gens de bon sens. *Si* l'on examinoit de près les calomnies ; si l'on en combinoit toutes les circonstances, on en verroit presque toujours le faux : mais le monde n'y regarde pas si près. On le trouve toujours disposé à saisir tout ce qui nourrit sa malignité ; & puis il y a tant de gens deshonorés qui soupirent après des semblables. On soupçonne bien le merveilleux & l'extraordinaire de men-

ſonge ; mais c'eſt dans des hiſtoires ſans conſéquence. Quand il s'agit de la réputation, tout eſt naturel, tout eſt clair, ou du moins tout paroît l'être. S'il y a quelque trait qui montre la fauſſeté ; on l'écarte ſans s'en appercevoir;on a même l'attention de le remplacer par un autre qui convient ; & c'eſt ainſi qu'un conte qui n'avoit d'abord ni pied, ni tête, prend l'air d'une vérité ; il n'y a plus que les entêtés qui s'y refuſent, encore eſt-ce moins par bonté de caractere, que par un plaiſir ſecret qu'ils trouvent à ſe faire répeter pluſieurs fois la même calomnie.

Procurer de la ſatisfaction aux autres aux dépens de la ſienne, cela eſt d'une grande bonté, pour ne pas dire pis ; la premiere perſonne à qui nous

devons, c'est nous-mêmes : nos amis viennent après.

On blâme sans miséricorde les fripons. Cependant il se fait tous les jours une espéce de friponnerie à laquelle personne ne prend garde, parce que presque tout le monde s'en rend coupable. Ce sont les dettes que l'on contracte, sans sçavoir si jamais on les acquittera. Le faste entraîne dans des dépenses excessives ; pour y suffire on altere ses fonds ; tous les ans on doit davantage, & insensiblement on parvient à avoir plus de dettes que de fonds, & de probité. Il n'est permis qu'à un homme qui n'a point d'enfans, ou qui ne croit pas de lui ceux qu'il a, de mourir insolvable. Ne laisser rien en mourant, c'est avoir vécu autant qu'on

pouvoit vivre ; mais il ne faut point ; si l'on peut, laisser de créanciers. On ne doit rien aux autres.

Il ne suffit pas d'avoir de l'esprit, il faut sçavoir s'en servir ; & cela dépend d'une qualité de l'ame tout-à-fait particuliere. L'esprit, pour celui qui ne sçait pas à quoi l'employer, est comme seroient nos piéces d'or ou d'argent pour un sauvage. Mais connoît-on l'étendue de ses forces ? s'est-on mesuré avec prudence ? sçait-on à quoi s'appliquer ? on embrasse hardiment & l'on exécute avec succès. On marche plus sûrement quand on voit clair, que dans l'obscurité. Les grands hommes auroient été bien petits, s'ils n'avoient eu le bonheur de rencontrer ce qui leur convenoit. Il ne faut point se croire universel.

C'est

C'eſt ſe tromper que de compter être ce que perſonne n'a point encore été. On peut approcher de la perfection par quelques côtés ; mais il en eſt cent par où elle devient inacceſſible. J'ai voulu tout ſçavoir, & je n'ai rien appris qu'imparfaitement ; mais il eſt moins important à une femme qu'à un homme d'aller loin. S'il eſt permis d'être ſuperficiel, c'eſt à nous. Il ne nous faut preſque des Sciences que la ſignification des mots. Pour les talens, choiſiſſons-en qui faſſent notre amuſement & celui des autres ; donnons-y une application aſſidue, & tenons-nous-en à quelques-uns, ſi nous voulons exceller.

C'eſt l'occaſion qui découvre les vices & les vertus. Nous taxons d'incapacité des gens qui peut-être au-

roient étonné par leurs talens, s'ils avoient été à portée d'en montrer. Nous croyons à d'autres du courage & de la probité, qui n'attendent que le moment pour se démentir. Le tems & l'occasion, détruisent nos conjectures & réduisent nos espérances en fumée.

S'il y a des gens inaccessibles à tous les événemens, & qui s'imaginent qu'on les regardera pour cela comme des Philosophes, ils se trompent. On les prendra pour ce qu'ils sont, pour des stupides. La Philosophie suppose du bon sens, du sentiment & même de l'esprit; & il n'est pas possible qu'un être doué de ces qualités ne soit très-sensible à la peine & au plaisir. Prendre son parti dans les grands chagrins, ce n'est pas être insensible; c'est tenter sa guérison.

Il faut pouvoir suffire à ce que l'on tente : avant que de s'embarquer dans une entreprise, il est prudent d'en examiner les suites & la fin, de considérer si la charge n'est pas trop pesante, & de tenter ensuite l'évenement. Quand je vois de petits personnages se proposer de grandes choses, il me semble voir des Pigmées qui veulent marcher à pas de Géans.

Il ne faut pas être trop aimé pour être respecté. L'amour & la vénération ne vont point ensemble ; la tendresse introduit la familiarité & la confiance, & chasse la contrainte & le respect. Les femmes ont choisi : elles ont donné la préférence à la tendresse ; elles se trouvent mieux de l'accès doux & prévenant qu'elles accordent aux hommes ; elles n'en sont

pas à la vérité fort refpectées ; mais en revanche, elles font aimées d'une façon tout-à-fait incommode.

La dépendance de ceux qu'on méprife eft la plus infupportable de toutes. Leur autorité nous rappelle fans ceffe leurs mauvaifes qualités. Cette confidération, au lieu de nous éclairer fur le peu de cas qu'on doit faire de l'autorité & autres femblables avantages attachés à la naiffance, aux richeffes & aux dignités, acheve feulement le fupplice de notre vanité. Si l'on fe réfout fi difficilement à tenir de ceux qu'on eftime, combien ne doit-on pas fouffrir des défauts de ceux à qui le fort nous a foumis ? Qu'il eft humiliant pour un homme d'efprit d'obéir à un fot. Dans ces occafions, la qualité de pere fuffit

à peine pour ſoutenir le dévouement dans un enfant.

On ne peut avoir deux paſſions dominantes à la fois. L'ambitieux n'aime pas ; celui qui aime bien ne peut qu'aimer ; le joueur veut perdre ou gagner : Celui qui raſſembleroit pluſieurs grandes paſſions dans un même degré de force ſeroit un eſpéce de monſtre fort dangereux ; mais en y réfléchiſſant un peu, ces ſortes de monſtres me paroiſſent impoſſibles ; ſi l'on aime le jeu paſſionnément, on n'aime pas ſa maîtreſſe.

Il arrive des événemens qui nous cauſent un étourdiſſement ſi violent, que les ſentimens les plus forts en ſont ſuſpendus ; toute la Philoſophie du monde n'y fait rien. Dans ces mo-

mens on eſt enlevé malgré ſoi aux attachemens les plus forts ; quelque tendrement chéri que ſoit un amant, on n'eſtplus à lui;on eſt à ſon chagrin. La réflexion nous raméne de ces écarts, les uns un peu plutôt ou plus tard que les autres ; maïs dans l'inſtant critique, ceux qui réfléchiſſent le mieux s'affligent auſſi-bien que ceux qui ne penſent point. Il ſemble que le courage devroit toujours accompagner le bon ſens ; cependant j'ai connu des perſonnes à qui l'on en accordoit, d'une foibleſſe inconcevable ; & d'autres qui n'avoient qu'un jugement fort borné, d'une fermeté qui tenoit de l'héroiſme. O vertu des hommes qu'êtes-vous ?

Louer les abſens ſur des qualités qui ſont dans les perſonnes préſen-

tes ; louange délicate qui ne réussit pas toujours avec les hommes, & dont toutes les femmes s'offensent, quand l'éloge est d'une autre femme. J'ai vû des femmes aimables, qui n'avoient commis que cette imprudence, & qu'elles avoient prises en aversion. Un amant qui veut durer, doit réserver tous ses yeux & toutes ses oreilles pour ce qu'il aime. Son regne se passe, si l'on écoute patiemment les éloges qu'il fait d'une autre. La premiere marque d'indifférence c'est de ne pas s'en fâcher, & la derniere de ne plus s'en appercevoir.

Il faut toujours être bon à quelque chose à ceux que l'on aime, & les faire dépendre ou par les plaisirs, ou par les services, ou par l'habitude.

Les amusemens étrangers, les distractions amenent l'inconstance. Le lien de la dépendance est bien fort; pour s'en appercevoir, il faut être sur le point de le rompre. Il y a des gens qui vivent ensemble comme s'ils s'aimoient, faute de pouvoir se passer l'un de l'autre.

Revenir sur ses fautes, c'est presque en faire d'autres, puisque l'on ne s'en ressouvient pas sans chagrin. Je voudrois que quand on a fait une sottise, on n'y pensât plus; mais il y a des gens qui se creusent sans fin sur ce qu'ils ont fait, sur ce qu'ils auroient dû faire, & qui n'ont de mémoire que dans la seule occasion où leur amour-propre & leur bonheur voudroient qu'ils en manquassent.

Avec de l'esprit, de l'éducation & des usages, on se distingue sans être singulier; on mérite du respect; on obtient de l'estime, & l'on se trouve loin du commun. Il y a des personnes du premier rang qui s'abaissent autant au-dessous de leur état par des procédés vils, que d'autres d'un rang subalterne s'élevent au-dessus du leur par la noblesse de leurs sentimens; d'où il arrive que les unes & les autres se sont croisées, & que les premieres occupent dans la mémoire des hommes le rang que les autres ont dans la société: les grands seroient bien moins fiers de leur élévation s'ils pouvoient pénétrer les esprits, & voir la place qu'ils y ont. L'ame des gens de bien est un sanctuaire où les méchans sont jugés. Voilà le tribunal qu'ils ne corrom-

pront jamais ; & toutes les puissances de l'Univers ne peuvent l'empêcher de prononcer avec justice. On est forcé de s'incliner aux pieds de l'idole ; mais le cœur sçait qu'il est d'argile.

Il y a des personnes qui font des excuses avant d'avoir fait des mécontens. On offense souvent des gens qui ne s'en apperçoivent pas, ou qui ne veulent pas s'en appercevoir. Une excuse mal-adroite les oblige, malgré qu'ils en aient, à y faire attention & à marquer du ressentiment ; & l'on peut dire qu'alors ils sont plus irrités de l'excuse que de l'offense.

La paresse est de tous les vices le plus niais ; elle ne méne qu'à l'ignorance. Les autres au moins procurent quelquefois des plaisirs : mais la

pareſſe endort, & les pareſſeux ſont bercés par l'ennui. J'aimerois mieux les turbulens ; ils vivent au moins. Quand j'imagine une ſociété de pareſſeux, il me ſemble que je ſuis tranſportée dans ces lieux où les Egyptiens enfermoient leurs parens trépaſſés. Si les femmes n'agiſſent pas, elles parlent au moins ; & c'eſt toujours un ſigne de vie.

Rien ne fatigue tant que l'ennui des autres. Il y a des gens qui ne s'amuſent de rien, qui proménent leur indolence & leur déſœuvrement de maiſons en maiſons, de chambres en cabinets, de promenades en Spectacles, ſans que les divertiſſemens les plus bruyans les tirent de leur létargie. Ils rêvent toujours en apparence, & cependant ils ne penſent

à rien ; il sembleroit que les passions tireroient ces gens-là de leur engourdissement. Point du tout, s'ils ont quelque moment d'émotion, c'est pour rentrer aussitôt dans leur état ordinaire. J'ai oui-dire à un gouteux homme d'esprit, qu'il préféroit ses attaques de goute à un découragement aussi marqué. Je sens mon être, au moins, dit-il, je jure contre les causes de ma maladie, c'est toujours une occupation ; mais ces gens-là ne s'occupent de rien, ils sont cependant aussi vicieux que d'autres.

Toute concurrence est à charge. On ne veut point être dix à poursuivre le même objet. Celui qui se pique de l'emporter, est d'ordinaire celui qui le manque. D'ailleurs les concurrens sont dangereux ; ils dé-

chirent, quand ils ne peuvent détruire. Dans la recherche des belles choſes, on ne remédie à l'inconvénient de la concurrence qu'en tenant ſes deſſeins ſecrets ; le ſuccès en eſt plus sûr, & le refus plus ignoré.

On ſe fait à la laideur, mais jamais à la méchante humeur ; elle uſe tout. C'eſt le poiſon de la ſociété, des plaiſirs, des amuſemens, & puis les perſonnes de mauvaiſe humeur ont preſque toutes le ton aigre & haut ; on parvient avec le tems à adoucir les animaux les plus féroces ; le tems ajoûte au contraire à la mauvaiſe humeur ſurtout dans les femmes. Le moyen de ne pas paſſer une vie triſte avec des gens qui s'affligent de la gayeté des autres !

On envie le bonheur des autres ; on le leur enleve ſans être plus heureux ; on regrette le paſſé ; on ſoupire après l'avenir, qui ne vient pas meilleur que le préſent ; on ſe plaint des autres ; on s'applaudit ſoi-même ; on trouve médiocre & même déteſtable ce qu'on n'a pas fait ; on exagere les défauts d'autrui ; on en a de plus inſupportables qu'on excuſe par de bonnes raiſons ; on fait des fautes qu'on ſe paſſe, parce qu'il faut bien ſe paſſer quelque choſe. On continue de s'admirer, & la vie s'écoule en dédaignant de fort belles choſes, & en ſe paſſionnant pour des miſeres ; mais ces miſeres ſont de nous, & les belles choſes n'en ſont pas.

Quand on veut s'aſſurer d'une cho-

ſe, importante ou non, une diſſimulation qui réuſſit preſque toujours, eſt celle de paroître la ſçavoir, & n'en rien croire; l'incrédulité picque les autres; ils s'avanturent, & plus on marque d'incertitude, & plus on s'avance vers la vérité.

On ne naît pas pour ſoi ſeul. Nous ſommes faits pour les autres, & les autres pour nous. Ce n'eſt pas l'homme qu'on recherche, ce ſont ſes facultés; s'il n'étoit bon à rien, il vivroit & mouroit ignoré. C'eſt parce qu'il penſe, qu'il parle, qu'il agit, qu'on veut qu'il rempliſſe ſon ſort; qu'il ſoit utile & qu'il ne ſe faſſe pas dire ce que l'on diſoit à un certain Empereur : *Abbandonne donc ton ſceptre comme tu fais ton devoir.*

Il faut être bien opiniâtre pour

continuer une sotise. Il y a des gens qui conviennent dans le cœur des fautes qu'ils font ; mais ils les défendent de bouche. Un serment imprudent, une résolution mal prise, n'imposent point d'obligation ; il est toujours bien de mettre fin à ce que l'on a reconnu mal dès le commencement ; mais ce seroit le comble de l'impertinence de vouloir persévérer, & obtenir l'approbation des autres.

On pousse quelquefois l'aveuglement jusqu'à se faire une vertu de sa persévérance dans la même faute ; on oublie qu'il y a des choses ausquelles le tems ne peut rien changer, & que la nature des actions est exactement de ce nombre. Ce qui est vraiement bon ou mauvais aujourd'hui, le sera dans cent ans ; le vice ni la vertu ne vieillissent point.

Il eſt très-bon de connoître la valeur réelle des choſes ; mais il vaut peut-être encore mieux connoître la valeur imaginaire que les autres y attachent. J'aime mieux une erreur qui m'endort, qu'une vérité qui troubleroit mon ſommeil. Il faut ſe tromper avec tout le monde, plutôt que d'être ſage tout ſeul. Si tous les jours étoient des jours de carnaval, je me mettrois en maſque de tems en tems. Ce n'eſt pas que tout déguiſement ne me paroiſſe une folie ; mais c'eſt que quand la folie eſt générale, il eſt plus raiſonnable de s'y conformer, que de faire digue à un torrent qui vous froiſſe ou qui vous entraîne. Pourquoi ne pas s'épargner la peine de lui avoir réſiſté, ou le ridicule de lui avoir cédé.

C'est ordinairement une grande folie que de montrer de la sagesse ; c'est plus ordinairement encore une grande sagesse, que de montrer de la folie. Il faut avoir de la sagesse pour soi, & tous les dehors de la folie pour les autres. Mais on me prendra pour ce que je ne suis point. Et que vous importe, pourvu que vous soyez sage, & que vous ne vous preniez pas pour tel.

On croit en imposer aux autres sur son goût, en n'admirant rien, en trouvant des défauts à tout. Si les éloges outrés décelent de la fausseté, ou peu de discernement, l'insensibilité marque de la stupidité, de l'envie, ou du moins de l'affectation. Il faut louer modérément & ne point refuser ses louanges à qui en mérite. Mais pour rendre

cette justice à qui elle est dûe, il faut connoître la valeur des choses ; & cette connoissance suppose plus de lumieres & de pénétration que l'on n'en a communément.

Monsieur le Docteur K**** qui n'avez jamais composé qu'une mauvaise lettre de deux pages, sur un sujet assez trivial, c'est à vous que ceci s'adresse. *Songez* combien vous êtes imbécille, quand vous parlez d'un ton dédaigneux d'un ouvrage qui a fait l'admiration & l'amusement des esprits du premier ordre. Taisez-vous donc sur celui-ci ; ou du moins attendez pour en mal parler, qu'il ait été jugé par vos Maîtres.

Il faut se garder de l'antipathie ;

on prend quelquefois des gens de mérite en averſion ſur leur phyſionomie. Les femmes ſont fort ſujettes à haïr, ſans ſçavoir pourquoi : c'eſt que la figure des uns ne leur revient pas ; c'eſt auſſi quelquefois que la figure des autres leur revient trop. Elles aiment encore avec d'auſſi bonnes raiſons. Haïſſez ; mais ne placez point votre haine au hazard. Je me garderai bien de croire que ceux qui ne ſçavent point haïr aient plus d'eſprit que les autres. Il faut ſentir, il faut punir même dans l'occaſion, & ſur-tout mépriſer.

Un très-grand avantage pour un homme d'eſprit, c'eſt le don de s'énoncer avec clarté. On doit toûjours ſuppoſer qu'on parle à des

gens de peu d'entendement : afin de prendre l'habitude de parler net. Tout le monde ne devine pas ; & il est rare de rencontrer des personnes qui voient dans les yeux des autres ce qu'ils veulent dire. Le langage des Oracles n'est plus de mode, & l'on pourroit bien passer sa vie seul, si l'on n'avoit à proposer que des Enigmes.

Les longs engagemens demandent de la méditation. Un honnête homme qui ne se détermine pas aisément à les rompre, ne peut y penser trop long-tems. Avant que de suivre, il est bon de sçavoir où le fil conduit. S'il mene plus loin qu'on ne veut aller, il faut le laisser. Mais l'esprit n'apprend gueres cela ; il est

trop souvent compagnon de l'étourderie. Les sots ne font point de grandes fautes. La nature les a dédommagés de la sotise, par de la circonspection.

Rien n'attire tant de peines que l'amitié, soit que l'ami aime constamment, soit qu'il ait de mauvais procédés. Il est certain qu'une amitié tendre entraîne plus de chagrin que l'amour, & que les plaisirs que l'amitié procure sont bien moins vifs. Que l'on perde un amant, il n'est pas difficile de le remplacer par un autre; mais un ami, on n'en recouvre point. On sent les peines d'un ami, on partage ses malheurs; c'est avoir deux ames que d'avoir un ami: c'est se préparer du mal doublement.

Quand on ne tient à rien, on n'est affecté que de ce qui nous regarde personnellement; j'ai deux fois la migraine, si quand elle me quitte elle prend à mon ami; le deshonneur de mon ami me deshonore, si je continue de l'avouer; si mon ami fait des fautes, je les sens; s'il me néglige, je m'en désespere; s'il me manque, & que je sois forcée de rompre avec lui, je me prépare un éternel ennui; s'il meurt, je suis inconsolable. Fera l'éloge de l'amitié qui voudra, je n'en veux avoir de ma vie que pour des gens dont la probité & la réputation me garentissent sa durée.

Celui qui jugeroit des hommes sur leurs discours se tromperoit lourdement: il est un peu plus sûr

de s'en tenir à leurs actions, quoiqu'il y ait encore entr'elles bien de la bizarrerie. Il n'y a pour ainsi dire que les méchants qui soient conséquens. Les vertus sont plus inégales que les vices ; & cela n'est pas surprenant. Il en coûte pour être vertueux, & il en coûte bien davantage pour continuer de l'être; & puis, il est entre le vice & la vertu des limites délicates où l'on a besoin d'un grand discernement, pour ne point s'égarer, soit qu'il faille agir, soit qu'il faille juger d'une action. Le bien & le mal ne sont pas toujours évidens. Dans les conjonctures critiques, je me détermine par la loi générale ; elle ne m'a jamais trompé. Quand je ne sçais quel parti prendre, je me déplace, & j'examine ensuite quel

parti je désirerois qu'un autre prît. Croiroit-on qu'il faut du courage pour recourir à cet expédient. Au-reste c'est là tout son mérite, car il n'y a point de finesse à l'avoir imaginé.

Plusieurs bonnes actions ne font pas la réputation d'homme d'honneur, & une seule mauvaise la détruit; cependant il est peu d'hommes qui n'en aient quelqu'une à se reprocher. Il faudroit suivre les gens dans toutes les démarches de leur vie pour prononcer sûrement qu'un tel est un honnête homme.

Les bonnes actions ont des côtés défavorables; elles font du bien aux uns, & peuvent nuire à d'autres. Si un homme, par exemple,

ayant quelques obligations essentielles à une fille de rien, mais dont les services seroient connus, l'épousoit par reconnoissance, on diroit sans hésiter que cet homme fait une sotise par bonté de cœur. Mais si ce même homme avoit donné sa parole à une autre fille d'un état supérieur à lui, qui par conséquent l'eût choisi, & qui en lui sacrifiant plusieurs années de son bel âge eût manqué pour lui des occasions de se marier, je prononce hardiment que ce seroit un scélérat, un lâche ou un sot, qui ne connoîtroit pas à quoi engage une parole d'honneur, & ce que prescrivent les régles austeres d'une exacte probité. Combien d'hommes qui jouissent de la réputation des plus honnêtes gens, qui ont des actions

peut-être plus détestables à se reprocher. Presque tous n'ont que l'ostentation & le masque des vertus, & ne veulent rien faire de bien qu'il ne soit sçû. J'en connois qui sont dans le cas, & qui lisant ceci, n'en seront pas intérieurement plus contens de moi ni d'eux.

Il ne faut rien montrer d'imparfait. Les femmes ont bien cette politique. Elles ne se laissent voir qu'après leur toilette. Celles qui y souffrent compagnie, ont mis ordre à tout auparavant. Un homme qui écrit, en devroit faire autant. Il n'y a qu'à ses amis qu'on puisse laisser appercevoir le côté défectueux; encore, pourquoi faut-il que ce soit là le privilége de l'amitié. On ne lui présente que ce dont on

rougit devant des indifférens. C'est pour les indifférens qu'on se pare ; c'est pour ses amis qu'on se néglige. A t'on quelques belles qualités ; on est pressé de les faire valoir, on les expose à tout le monde. Ce n'est qu'à l'ami, qu'au mari, qu'à l'amant à qui l'on ne se soucie point de les exposer. En revanche ils voient tout ce qu'on devroit cacher. Je ne sçais si l'on doit sçavoir gré de cette préférence ; quant à moi, je ne serois pas trop fâchée si l'on avoit quelque chose de beau qu'on me le réservât, & qu'on me traitât comme une indifférente par rapport aux défauts.

Rien de si rare & de si commun que l'esprit ; on prononce sur une conversation qu'un homme a de

l'eſprit, & ceux qui vivent avec lui nous diſent enſuite que c'eſt une bête. Une femme a-t-elle du jargon, quelque vivacité, un tour ſingulier? c'eſt une femme incomparable; il n'y a que ſes amans qui ſçachent ce qui en eſt, quoique ce ſoit de tous les hommes ceux à qui il eſt le plus facile d'en impoſer. Je me fâcherois contre moi-même, ſi je portois de ces jugemens précipités. La connoiſſance de l'eſprit des autres demande une étude ſuivie. Il faut avoir regardé les gens de tous les ſens, les avoir vus dans des circonſtances embarraſſantes, avoir converſé longtems avec eux, & ce qui eſt encore plus eſſentiel, avoir ſoi-même beaucoup d'eſprit. Ce que j'ai remarqué, c'eſt que l'on s'en impo-

se beaucoup plus encore sur l'esprit que sur la figure : il y a des personnes qui ont quelque soupçon qu'elles sont laides ; mais aucune qui ne se croie de l'esprit. Je disois un jour en présence de cinq ou six personnes, qu'il n'y en avoit pas à Paris dix qui eussent supérieurement de l'esprit. Je m'apperçus que mon discours quoiqu'assez étourdi, n'avoit point offensé ; & qu'il n'y en avoit pas un de ceux qui m'écoutoient qui ne se mît au nombre des dix.

Les bonnes défaites, & les excuses encore meilleures, sont deux choses aussi difficiles à trouver, qu'un expédient contre les importuns. Les bonnes défaites contentent tout le monde, excep-

té les femmes qui n'en veulent ni de bonnes, ni d'autres. Pour les meilleures excuses, peu de personnes les veulent recevoir. S'excuser, c'est convenir qu'on a manqué; quant aux défaites honnêtes, il faut bien de l'esprit pour les imaginer. Celui qui sçait refuser, sçait plus que celui qui sçait accorder; cependant il est difficile de donner noblement.

La raillerie est toujours indécente: je la déteste dans les personnes en place, qui ne doivent montrer qu'une sérieuse attention, ou une politesse noble & aisée: la grande sévérité fait haïr. Il en est qui croient en imposer en fronçant le sourcil: ce n'est qu'au peuple, qui ne regarde qu'au visage: mais

les honnêtes gens se retirent en disant, cet homme ne nous connoît point, ni lui-même, & ne retournent plus. Je ne parle pas par expérience; car je n'ai encore trouvé que des hommes polis; & dans le tems je ne m'exposerai point à en trouver d'autres.

La veuve d'un Officier sollicitoit une pension auprès des Ministres. Après plusieurs placets, auxquels on ne répondit pas, elle se présenta elle-même avec l'air d'une femme de qualité qui n'est pas riche, c'est-à-dire mal vêtue, mais avec le maintien & le ton d'une femme bien élevée; les valets de chambre ne s'y méprirent pas, & la laisserent pénétrer. Elle arriva auprès

du Ministre qui, après l'avoir regardée en clignotant, lui dit ... Ma bonne, on verra cela; la Dame le fixant avec assurance lui répondit: Monsieur de .... ai-je l'air d'une bonne? Je croyois que vous voyiez clair, mais cela viendra: vous êtes encore jeune. La Dame se retira; mais n'eut point la pension.

Faire ressouvenir, à moins que ce ne soit de choses qui plaisent, c'est offenser & chagriner. Toute fâcheuse réminiscence est un reproche, & l'on n'en veut point entendre. Je connois un jeune homme qui sifloit, quand son Gouverneur lui rapelloit ses fautes. Il faut être bien avant dans la confiance de quelqu'un pour lui parler à cœur ouvert sur ses défauts ou

sur ses infortunes, encore en naît-il de la mauvaise humeur.

Une retraite faite à propos vaut mieux qu'une belle entrée. Quand on s'apperçoit qu'une affaire importante n'aura pas une issue honorable, il faut en laisser le maniment à quelque mal adroit. Il s'en trouve toujours qui se chargent de finir ou de continuer mal ce qui a été supérieurement commencé. Je pourroit en citer des exemples en fait d'ouvrages d'esprit, mais je me ferois des ennemis, & je conseille de ne pas s'en faire, il faut que je profite de mes propres avis.

La peur est le défaut des femmes & des lâches. On ne devroit rien craindre que soi. Il y a dans la vie

des plus grands hommes des traits qui marquent que nous portons en nous-mêmes de quoi nous faire trembler. La méchanceté marche avec une vitesse incroyab'e, & il y a toujours à craindre qu'elle ne nous atteigne avant la mort. La mort est le moment où les honnêtes gens lui échappent.

L'être créé le plus malheureux qui se pourroit imaginer, ce seroit celui à qui tout appartiendroit. Il faut des desirs pour être content; en satisfaire pour gouter des plaisirs; en laisser en arriere, qu'on rapelle quand on s'ennuye: plus l'imagination est vive, & plus on a de ressources contre le dégout.

Dire, je ne veux point des choses,

quand on ne peut point les avoir; c'est prendre son parti, vis-à-vis des autres; mais non, vis-à-vis de soi: je connois une fille de cinquante ans qui dit qu'elle ne veut point se marier, parce qu'elle a peur de faire des enfans.

Ce que nous voyons se perfectionner sous nos yeux, nous frappe moins que ce qu'on nous montre parfait. Nous n'admirerions guére la plus belle statue, si nous n'avions perdu aucun des coups de ciseaux du Sculpteur, & si nous l'avions vue sans interruption sortir peu-à-peu du bloc de marbre. Pigal voit avec une espéce d'insensibilité ce Mercure qui fait le ravissement des autres. Il seroit peut-être au nombre des plus ardents admirateurs

de sa Venus, s'il pouvoit oublier qu'il l'a faite : les étoffes qu'on nous apporte des pays étrangers nous enchantent, tandis qu'on en fabrique à Lyon d'incomparablement plus belles. On a une certaine vénération pour tout ce qui vient de loin. Plus il y a loin, & plus nous admirons. Moins nous voyons, & plus nous cherchons à comprendre : on va voir en foule un animal un peu plus vilain qu'un bœuf ; mais il est venu des Indes en chariot, & dans une armoire. J'ai vu suivre dans nos promenades, une Allemande comme la plus belle fille qui fût à Paris ; cependant elle n'avoit de plus qu'une autre que deux tresses blondes & d'être venue de Manheim. Il faudroit conseiller le voyage à toutes celles

qui ne trouvent pas des maris dans leurs pays; à force de courir, peut-être en rencontreroient-elles.

Il n'y a de régles pour la façon de se mettre que l'état, & l'usage. Le goût est pour soi, & la mode pour les autres. La richesse des ajustemens va à quelques-uns & point à d'autres. Telle est à ravir avec un habit simple qui seroit mal sous une étoffe de prix : la simplicité convient aux phisionomies nobles. La beauté n'est jamais plus éclatante, que dans un habit blanc; mais cette couleur rend la laideur hideuse. Elle la fait sortir d'une façon désespérante pour la laideur même & pour ceux qui la contemplent.

L'ambition cachée est la plus forte, & la plus sure du succès. Malheureux qui en est possédé; plus malheureux encore qui sert d'instrument à l'élévation de l'ambitieux. Le Précepteur de François premier ne vouloit rien d'abord. Il se fit prier pour accepter un premier bénéfice. Dans la suite les plus considérables lui parurent peu de chose au gré de ses desirs; il finit par être pourvu d'un Archevêché & d'un Chapeau de Cardinal en espérance. Méfiez-vous de l'avidité de ceux qui refusent ce qui semble leur convenir. Ils ont des vûes plus éloignées, ils craignent d'user leur crédit sur des bagatelles.

Rien n'est si sujet à des révolutions que la faveur. Pour peu que

le favori ait de philosophie & point d'enfans, il devroit souhaiter l'instant de sa disgrace, plutôt que de la redouter. C'est alors que la liberté commence. Ce sont des chaînes rompues, & d'autant plus difficiles à rompre qu'on attache un honneur à les porter. Y a-t-il donc un si grand malheur à dépendre de soi, qu'il faille se désespérer, quand on en reçoit la nouvelle. *Si* l'amour dépendoit de nous comme les honneurs dépendent de la fortune, je conseillerois de fuir tous les engagemens. L'homme libre porte avec lui son bonheur, il ne doit compte de son repos & de ses actions à personne; autant vivre pour lui dans un pays, que dans un autre. Rien ne le retient. Il ne se fixe d'ordinaire qu'où il trouve le bien

être. S'il cesse dans cet endroit, il le cherche ailleurs, sûr de le trouver encore. Nous avons mille exemples de favoris qui sont morts de leurs disgraces. Que le sang froid de Pimentel est rare; partons, Madame, dit-il, à sa femme; nous n'avons plus que faire ici. Philippe s'est apperçu que j'avois plus d'esprit que lui.

Insulter au malheur des autres, c'est mettre le comble à l'inhumanité. Tout ce qui n'est plus à craindre doit suspendre le ressentiment. Il faut laisser ses ennemis en paix, quand ils ne peuvent plus nuire. C'est jouer un mauvais personnage que de fraper du pied le lion, quand il est mort. Il n'est permis de poursuivre que ceux qui ont de

quoi opposer aux coups qu'on leur porte.

Le meilleur expédient contre l'infortune, c'est de s'y tenir préparé. S'il est un moyen de la réparer, il est prudent de l'employer comme s'il ne devoit pas réussir; de peur, s'il vient à manquer, d'ajouter ce chagrin à celui qui l'a précédé. Quand on a pris cette précaution, on peut tout tenter pour faire diversion à sa douleur. Les expédiens les plus mauvais occupent, & cela suffit. Le tems s'écoule, tandis qu'on les met en œuvre, & qu'ils échouent. Ils en font quelquefois découvrir de meilleurs : car il y a du remede aux accidens les plus désespérés; celui

qui les trouve, montre du jugement & de la fermeté.

Il faut être long-tems à faire ce qui doit durer long tems. Les belles choses ne sont pas l'ouvrage d'un jour. La perfection marche à pas lents. Un fameux Peintre répondit à un autre Peintre, qui lui disoit en lui montrant des tableaux, qu'il étoit peu de tems à les faire; *il est aisé de le croire; on le voit bien.*

Donner de bons conseils à des gens sans esprit, c'est prodiguer le sien. La sotise ne va point sans l'entêtement, & ils ne feront rien que ce qu'ils ont résolu de faire. Il ne faut se mêler de conduire que les personnes qui nous entendent, & qui nous estiment assez

pour préférer nos idées aux leurs. Celles-ci du moins ne nous imputeront pas le défaut de succès.

Il est impossible de se livrer à un grand attachement & de faire sa fortune. L'amour vrai ferme toutes les voies à l'opulence. Il faut en bon Philosophe vivre tranquille sur tout ce qui fait l'ambition des autres, ou ne tenir ni à soi ni à personne, si l'on veut parvenir. La mauvaise foi & l'inconstance sont les compagnes de la fortune. Que de vertus échangées contre de l'or, ou contre des plaisirs bien frivoles.

On demandoit un jour dans une compagnie quelle étoit la vertu qui nous étoit la plus nécessaire; pres-

que toutes les femmes furent d'avis que c'étoit la chasteté; il n'y en eut qu'une qui répondit, vous vous trompez, c'est la discrétion. J'ai soixante ans, & j'ai la réputation d'avoir été sage : il n'y a que moi qui sache, si cela est. Cette franchise termina la contestation; on jugea que la personne qui venoit de parler, avoit de l'expérience, & on n'en pensa pas plus mal de sa vertu. On fit une autre question : on demanda quel étoit le défaut le plus insupportable dans une femme; mais on ne put jamais s'accorder sur ce point : chacune jugea à sa fantaisie, & regarda le défaut qu'elle n'avoit pas, comme le plus insupportable. On laissa les femmes pour passer aux hommes, & l'on demanda quelle étoit la qualité la

plus essentielle pour eux : tout le monde dit, la probité ou la valeur, & moi je dis que c'étoit moins ces vertus que l'art de paroître tout ce que l'on vouloit, sans se démentir.

Vivre sans passions, c'est dormir toute sa vie, & rêver que l'on boit, que l'on mange, que l'on marche, que l'on parle. Il faut être remué par quelqu'affection, pour être ; & j'aimerois mieux mettre quelqu'un en colere, s'il n'avoit que cette passion, que de l'ennuyer & moi aussi, en le laissant tranquille. Je connois un homme porté à la tendresse, qui quand il ne trouve sur son chemin aucune femme dont il puisse amuser son cœur, s'en imagine une qui tienne

ses sens éveillés, jusqu'à ce qu'il puisse s'occuper de l'objet réel. Cet homme a une sorte d'esprit fort amusant. C'est lui qui disoit qu'un joli portrait valoit mieux qu'une femme sote & belle.

On pardonne les offenses : mais on s'en ressouvient. Il n'y a que les gens sans cœur qui en perdent la mémoire. Les personnes sensibles ont l'ame comme un miroir, où les bons & les mauvais procédés se représentent sans cesse.

On doit oublier ses sotises, & jamais celles des autres. Pour les siennes, il est inutile de se les rappeller ; & l'on trouve dans celles des autres de quoi se corriger.

La constance est une vertu dé-

criée, parce qu'elle est rare : on a pris le parti d'oublier, ou de jetter du ridicule sur tout ce qui nuit aux plaisirs ; & la constance y nuit. S'en tenir toujours aux mêmes objets ; ne point changer d'amis, cette opiniâtreté donne une haute idée de ceux qui l'ont ; mais ceux qui ne l'ont pas, ne s'en croyent pas moins heureux. La constance dans les résolutions marque plus souvent de l'entêtement, que de la fermeté. Une entreprise nous sera-t-elle avantageuse ou désavantageuse ? Voilà ce dont il s'agit. L'honneur de voir la fin d'un événement malheureux, ne vaut pas celui de l'avoir évité.

Ce n'est point le courage qui fait courir un jeune homme de

quinze

quinze ans à l'Armée. Il ne sçaura, s'il en a, qu'au retour de la Campagne. Mais on lui a dit avant que de partir plus de cent fois, que le parti des armes est le seul qu'il y ait à prendre pour un Gentilhomme, qu'il faut être utile à son Prince & à sa Patrie; il court où il sçait que son pere, ses parens, ses amis, l'ont devancé; impatient de se trouver dans une affaire, il s'y trouve, il fait son devoir; il revient; mais l'idée du danger qu'il a couru le fait frémir: s'il y retourne, c'est en frémissant encore. Peu à peu, il se fait, soit aux dangers, soit au bonheur de les éviter: il passe cinquante ans au service; & l'on prononce que c'est un brave homme.

Les hommes vraiment vertueux ne

voient point de plus grand malheur que de cesser de l'être ; ils ont attaché tout le bonheur de leur vie à une seule mauvaise action, qu'ils ne feront jamais ; les méchans au contraire ont si souvent réussi par de mauvaises manœuvres, qu'ils se croiroient dupes, s'ils tenoient une autre conduite : je ne suis donc pas inquiete de ce qu'ils doivent penser les uns & les autres de la vertu. Mais ce que je demande, c'est l'opinion qu'en doivent avoir la plûpart des hommes qui ont fait de bonnes & de mauvaises actions, & qui ont souvent été moins malheureux par les mauvaises, que heureux par les bonnes. Ce que je demande, c'est ce que pense de la vertu un homme né dans la misere, avec un cœur voluptueux, qui passe rapidement d'un état d'autant plus insupportable pour lui, que son

caractere s'en accommodoit moins, à un état où il peut se livrer à sa passion dominante, & cela par une seule mauvaise action entierement ignorée, par un vol secret, par un dépôt retenu parce qu'il n'a point été reclamé ; croit-on que cet homme soit poursuivi sans cesse par sa mauvaise action, & qu'elle se présente à lui au milieu de ses amusemens ? Si l'on le croit, on se trompe. Pour un moment où le fantôme se montre, il y en a cent où le tumulte des affaires, & l'yvresse des plaisirs le font disparoître : j'en parle par expérience. Je connois des personnes très-satisfaites, quoique très-méchantes ; & d'autres très-mécontentes, quoique vertueuses. La ressource de celles-ci est dans quelque système chimérique qui les console, & la tranquillité des

autres, dans un étourdissement qui dure presque jusqu'à la fin. J'avoue que l'homme méchant & l'homme vertueux n'ont pas le même dernier instant. Ils meurent les yeux attachés, l'un sur une ombre qui l'effraie, l'autre sur une ombre qui l'encourage, mais tous deux séduits ; que faire donc pour être heureux ? Le dirai-je ? Sans doute, puisque je n'écris que pour dire la vérité ; ne se laisser tromper par les préjugés, ni à la vie, ni à la mort : être méchant, si on a l'esprit, l'ame, le cœur & les penchans tournés à la méchanceté, être bon, si on a l'ame, le cœur, & les penchans tournés à la bonté ; & mourir comme on a vécu. C'est bien la peine de changer pour un instant, si les hommes ni Dieu n'en peuvent sçavoir gré. Quelle morale, dit-on, vous encouragez les méchans à res-

ter méchans, & vous faites bien peu de mérite aux bons de leurs vertus. Je laisse les choses comme elles sont: mes réflexions n'y mettent rien, & n'y changeront rien; & j'aurai beau dire aux moutons de faire les loups, ils seront toujours moutons; & aux loups d'être doux comme des agneaux, ils resteront toujours loups. Quiconque est loup, agisse en loup; la Fontaine le dit; eh! que dis-je autre chose? mais si l'on demeure ce que l'on est, & si quand les hommes croient changer de conduite, ils ne font que changer de tempérament; à quoi bon tant de leçons de sagesse, tant de maximes de prudence, & tout votre étalage de préceptes? Voulez-vous que je vous le dise? à rien, qu'à m'amuser, vous & les autres; je veux écrire, & je veux qu'on me

lise; mais je ne prétens corriger personne.

Tout finit puisque nous mourons. Quelle est donc la manie de ces gens qui veulent faire parler d'eux après leur mort, & qui ont passé toute leur vie à arranger sérieusement des mots? Qu'il y a de vuide dans nos pensées, & qu'un catafalque est une récompense bien digne de ceux qui n'ont rien mérité pendant leur vie. Je connois une Oraison Funébre de César qui commence par ces mots, *il a tué cinq cens hommes de sa main.* Et une autre d'une Princesse de douze ans, où après les titres accoutumés, l'Orateur s'étend sur la haute prudence, la chasteté & les autres vertus prématurées de la défunte;

ce fut pourtant un Evêque qui fit ce Panégyrique.

Toutes les grandes passions abandonnent les hommes à la mort ; toutes excepté l'avarice. Ils se repentent sincérement d'avoir aimé les femmes aimables, & d'avoir fait un mauvais usage de leurs richesses : alors ils écartent les femmes ; mais ils continuent d'être avares. Le Commandeur de... eut une longue maladie. Sur le point de mourir, il dit à son Médecin, qui lui avoit rendu six mois de visites assidues, qu'il vouloit le récompenser de ses bons services, & lui présenta en même tems trois louis, qu'il tira d'un sac qu'il tenoit caché sous son chevet. Le Médecin surpris de la médiocrité de la somme, lui demanda si c'étoit un à comp-

te ? un à compte, Monſieur, reprit le moribond ; non, Monſieur, non, la ſomme me paroît raiſonnable pour tout le tems de ma maladie ; le Médecin lui fit encore quelques remontrances, auxquelles le Commandeur répondit, je vois bien que vous n'êtes pas content ; tenez, voilà donc encore un petit écu. Le Médecin ne put s'empêcher de rire, & de refuſer les trois louis & le petit écu. L'eſpérance & l'avarice ſuivent les hommes avares juſqu'au dernier moment; ou peut-être les avares ne croient pas l'être, & s'endorment là-deſſus.

Il eſt des choſes qu'il ne faut point éclaircir ; ce ſont celles dont la connoiſſance nuiroit à nos intérêts, ou à notre repos. Il faut s'épargner autant qu'on peut des vérités fâcheu-

ſes. J'aime mieux une erreur qui fait mon bonheur, qu'une évidence qui me déſeſpere. La curioſité eſt le défaut des enfans & des ſots; des enfans, parce qu'ils ne ſçavent rien, & des ſots, parce qu'ils s'occupent des ſottiſes des autres.

Il ne faut s'approprier ni les biens ni les titres des autres. Un Gentilhomme tout ſimple qui prend les noms de Comte ou de Marquis, donne dans un ridicule ſi outré quoiqu'il ſoit commun, que les gens de bon ſens daignent à peine s'en amuſer. Faites-vous, ſi vous voulez, honneur des vertus ou des dignités de vos peres; mais ne reſſemblez point aux aventuriers, puiſque ſi vous ne pouvez être tout ce que vous ambition-

nez, vous pouvez du moins être mieux qu'eux.

Les femmes méprisent leurs subalternes, & quelquefois leurs égales, & envient celles qu'elles voyent au-dessus d'elles. Ne diroit-on pas que le mérite fut toujours attaché à la naissance & aux dignités. Je ne connois point de contradiction plus marquée que la conduite & les discours que l'on tient ici. On établit les plus belles maximes; mais cela n'empêche pas qu'on ne continue de mépriser ou d'envier. Encore si le mépris étoit aussi bien fondé que l'envie; mais il n'en est rien. La Guenon de la Marquise de... mordit une de ses femmes au bras, & la morsure fut si cruelle, qu'on pensa dans les premiers jours qu'elle seroit mortelle.

Le premier jour la Marquiſe gronda ſa guenon, d'une façon tout-à-fait ſérieuſe, & lui défendit bien de plus mordre ſi fort à l'avenir. La Fille en fut quitte pour un bras. La Marquiſe n'en pouvant plus tirer les ſervices accoutumés la renvoya, en lui promettant d'avoir ſoin d'elle. Le Marquis lui repréſenta qu'il y avoit de l'inhumanité dans ce procédé; mais la Marquiſe lui répondit: que voulez-vous que je faſſe de cette fille? elle n'a plus de bras.

Il y a des gens qui ne font rien que par oppoſition. S'ils voient quelqu'un prendre un parti, ils ſe jettent auſſitôt dans le contraire. Cela ne peut venir que d'un travers dans l'eſprit qui détermine à faire tout au rebours des autres; ou d'un ſi grand mépris

pour la multitude, qu'on imagine devoir faire tout le contraire de ce qu'elle fait. Quoi qu'il en soit, ces personnes sont insupportables dans la société, & portent un grand préjudice à leurs affaires & à celles dont elles sont chargées. Il n'y a que dans les affaires d'opinion, où l'on est presque sûr de rencontrer la vérité en abandonnant le grand chemin: c'est tout autre chose quand il s'agit d'intérêt. Presque tous les hommes ont autant d'esprit les uns que les autres. L'esprit ne nous donne donc l'avantage sur ceux qui n'en ont pas, que dans des occassions où ce seroit peut-être un avantage que de leur ressembler. Je ne vois que des gens d'esprit dont les affaires domestiques sont dérangées, & qui se sont attiré mille chagrins par leurs façons de

penser singulieres, sur une infinité de choses d'opinion ou de préjugés qui n'en valoient pas la peine.

En croyant bien faire, on court souvent à sa perte, il ne faut pour cela qu'oublier la circonstance la plus légére dans son calcul. Dans les occasions importantes il faut tout compter; il n'y a que les avantages prodigieux de la réussite, & le peu de désavantages du défaut de succès qui permettent de donner quelque chose au hazard.

Il est d'un homme d'esprit de connoître ses qualités & ses défauts; ses qualités pour aller au bonheur par le plus court chemin; ses défauts, pour ne faire aucun faux pas sur la route. Sçavoir comparer ses forces,

avec les difficultés ; c'eſt lire dans l'avenir. Auſſi les événemens inattendus n'étonnent-ils que ceux qui n'ont vû dans les choſes, ou rien de difficile, ou rien d'aſſez difficile.

Les jugemens intérieurs que nous portons de nous-mêmes ſont plus équitables qu'on ne le penſe communément Il y a plus de fauſſeté dans nos procédés que d'injuſtice dans l'eſtimation de notre mérite. Un ſcélerat ſe donne quelquefois pour un homme de bien; mais il ne ſe prend jamais pour tel. Un ſot ſe vantera d'avoir de l'eſprit; mais relativement à tels & tels avec leſquels il s'eſt meſuré, il n'ignore point qu'il n'eſt qu'un ſot. Qu'un homme affecte tant qu'il voudra de ſe préférer à tout le monde ; ſi l'on en excepte ceux qui lui ſont réellement inférieurs, il ne ſe préfére ſin-

cérement qu'aux inconnus. Voilà les derniers confins de la fatuité. J'avertis pour moi toutes mes connoissances & tous mes amis, que je n'accorde de l'esprit qu'à ceux en qui j'en reconnois plus que je n'en ai : je dis des autres qu'ils ne sont pas bêtes. Les avantageux sont aussi sujets que d'autres à être envieux ; ils ne s'estiment donc pas autant qu'ils le paroissoient ; car si l'on a dit de l'hypocrisie que c'est un hommage que le vice rend à la vertu, on pourroit dire de l'envie, que c'est un hommage que l'infériorité rend à des talens supérieurs.

Il ne faut s'embarquer de propos délibéré dans aucune de ces entreprises difficiles dont on ne peut sortir que comblé de gloire, ou couvert de

ridicule La mémoire des grandes actions ne commence gueres que quand celle des mauvaises finit, à la mort de ceux qui les ont faites. C'est donc jouer un jeu extravagant que de risquer sans nécessité de tout perdre pendant sa vie pour gagner quelque chose quand on n'est plus.

Il y a des hommes qui pleurent comme des femmes, mais il n'y a presque point de femmes qui pleurent comme des hommes. Verser des larmes, quand on en a de bonnes raisons, c'est sensibilité & non foiblesse; il y a plusieurs conjonctures où il ne messied non plus à l'homme le plus ferme de pleurer, qu'au plus sévére de rire. Avec cette différence qu'un mot plaisant autorise à rire, & qu'il en est des pleurs comme de toutes les

les démarches sérieuses ; elles supposent de puissans motifs. On peut rire de rien ; mais il faut pleurer de quelque chose. Les femmes n'y regardent pas de si près, elles pleurent avec la même facilité qu'elles rient. L'exemple leur suffit. Qu'une femme pleure, *a dit le Poëte*, une autre pleurera, & toutes pleureront autant qu'il en viendra. Que penser de cela ? Je n'ose le dire : mais les hommes me devineront, & cela me suffit.

Pourquoi les hommes les plus délicats ne le sont-ils pas autant sur leurs choix, que les femmes de goût sur les leurs ? J'en dirois bien une raison, qui ne seroit pas à notre avantage. Si nous sçavions nous faire respecter sans nous rendre ennuieuses, je crois que les hommes ne nous

quitteroient pas pour aller chercher des créatures, qu'ils voient d'abord par maniére d'acquit, & qui deviennent ensuite les objets de leur attachement & de leur complaisance.

Il faut fuir la société de ceux dont on n'a rien à prendre que des travers. L'esprit s'exerce avec les gens instruits ; il s'assoupit avec les autres. On ne cultive ses talens, on ne conserve la pureté de son langage, on ne persévére dans la vertu, les mœurs, la décence, & les belles maniéres, qu'avec ceux qui ne pêchent par aucun de ces côtés. Le mauvais exemple nuit plus que le bon ne sert.

Il y a des hommes qui se sont imaginé que leur réputation étoit faite, s'ils étoient une fois admis chez quel-

ques femmes de nom qui tiennent assemblées de beaux esprits. Ils n'ont pas réfléchi que ce ne sont pas ces Dames qui ont fait faire de bons ouvrages à ces Messieurs ; mais que la réputation de ces Messieurs étoit faite avant que d'être admis dans ces sociétés. Je dirois volontiers à . . . faites de bons & de beaux ouvrages, ou de belles actions, & tout le monde le sçaura. *Si* vous voulez être prôné, que ce soit par votre propre mérite : fussiez-vous admis chez tous les Academiciens & chez toutes les Marquises du monde ; on cherchera pourquoi, jusqu'à ce qu'on s'apperçoive que vous ne devez cet honneur qu'à vos talens.

Ce ne sont point les femmes qui font la réputation d'un homme d'esp

prit ; les hommes au contraire font la nôtre, soit en bien, soit en mal. Notre approbation ne supplée point aux preuves de capacités ; & quand un homme a prouvé qu'il avoit du mérite, notre censure tombe à faux. C'est tout autre chose quand un homme prononce sur le compte d'une femme ; s'il dit que c'est une femme d'esprit, on l'en croit sur sa parole. D'où peut venir cette différence, il me semble que les hommes sont au moins aussi sujets à se prévenir sur notre compte que nous sur le leur.

Il faut sçavoir se dérober aux propositions qui ne plaisent pas, ou passer quelquefois pour un homme peu complaisant. Eluder, ou donner le change est un moyen qui ne réussit pas avec tout le monde. Il y a des

gens opiniâtres, & de bonne mémoire, qu'on n'éloigne pas facilement de leurs demandes ; que devenir avec eux ? en être fort embarrassé, à moins que de les pressentir, & les refuser d'avance.

Voulez-vous être aimé d'une femme ? étudiez ses goûts ; consultez ses plaisirs ; contentez ses fantaisies ; passez-lui ses caprices ; fermez les yeux sur ses défauts ; louez les qualités qu'elle a ; prêtez-lui celles qui lui manquent ; ne faites point d'éloges des autres femmes en sa présence ; sur-tout point de gêne : on ne pardonne, ni ce qui nuit aux plaisirs, ni ce qui mortifie l'amour propre ; du-moins c'est mon avis.

Il n'y a rien de si désespérant pour

les femmes, que les amans têtus, qu'elles n'aiment pas. Ils sont de trop quand on est seule; c'est bien pis quand on a compagnie qui plaît. Un moyen infaillible de se faire détester, c'est de rester opiniâtrément entre deux personnes qui s'aiment, & les priver des momens doux qu'elles se promettoient; mais comment s'appercevoir qu'on est de trop? à l'air, aux propos, aux personnes, à l'adieu qu'on vous appuie, pour ne plus s'y retrouver.

Je ne trouve rien de si difficile que d'éloigner les importuns sans s'attirer des ennemis: Dites aux gens, *allez vous-en, vous m'ennuiez*; ils s'en iront, mais très-mécontens du compliment, & ne manqueront pas de vous déchirer à la premiere occasion;

s'en défaire à force de politesse, cela ne réussit ni avec les imbéciles qui prennent tout pour bon, ni avec les autres, qui restent par méchanceté; & l'on continue de s'ennuier. Que faire donc? Je n'en sçais rien, à moins que d'avoir la peste, ou de faire dire que l'on l'a. Ce fut le secret de je ne sçais quel Philosophe, qui voulant mourir tranquillement, faisoit dire à sa porte, qu'il étoit attaqué d'une maladie épidémique.

Se montrer quelquefois ce que l'on n'est pas; moyen sûr de mettre en défaut la pénétration, qui ne sçait plus à quoi s'en tenir, & qui voit dans vos procédés passés, de quoi se rassurer & de quoi s'allarmer. Si vous êtes toujours bon, personne ne vous craindra; toujours simple, on ne cesse-





ra de vous éconduire; toujours fin, on se méfiera de vous. En changeant de conduite à propos, on parvient à être aimé & jamais trompé. On en impose même aux autres si l'on veut; cela est quelquefois nécessaire.

La supériorité ne se pardonne pas, à moins qu'elle ne soit excessive; c'est donc tomber dans une lourde faute que de laisser appercevoir à son protecteur, ou à sa maîtresse, qu'on l'emporte sur eux en sçavoir-faire ou en agrémens. L'adresse n'est pas de montrer bien de l'esprit quand on en a; mais bien de faire valoir celui des autres quand ils en ont médiocrement, & qu'on a des raisons de les ménager.

C'eſt au moins une imprudence que de s'ouvrir à tout le monde ; on a beau avoir des talens, de l'eſprit, un caractere admirable, il y a toujours des côtés par où il eſt bon de n'être pas regardé ; les femmes entendent, ce me ſemble, cette politique mieux que les hommes ; elles enveloppent ſoigneuſement ce qu'elles ne peuvent montrer avec avantage. Voyez Madame de la ** qui n'a pas les dents belles, elle ne rit jamais que des yeux.

Madame de ... & Monſieur de ... dans les premiers tranſports d'une paſſion naiſſante penſerent à s'aſſûrer l'un de l'autre par les liens qui coutent le plus à rompre aux honnêtes gens, & qui coutent le moins à faire aux amans : ils ſe firent les

plus terribles fermens, prirent Dieu & les Anges à témoin, & vécurent pendant plusieurs mois dans la certitude qu'ils ne se manqueroient jamais ; mais par malheur Madame de... prit auprès d'elle une jeune parente, qui, sans être aussi aimable qu'elle, valoit cependant la peine d'être remarquée. Aussi M. de... la remarqua-t'il, ne tarda pas à s'en faire un mérite; aima, fut aimé, & choisit bientôt pour faire ses visites à Madame de... les heures où il étoit assûré de ne trouver que sa parente. Mais on n'est pas heureux tous les jours; un jour donc Madame de... rentra lorsqu'ils s'y attendoient le moins, & surprit son amant entre les bras de sa rivale : elle ne fit que se montrer, & se retirer. Elle compta bien que Monsieur de... ne tarde-

roit pas à sortir : elle l'attendit sur les degrés, le prit doucement par la main, descendit avec lui, & dit à son portier. Un tel, regardez bien cet homme-là ; souvenez-vous, quand il se présentera, de lui dire que je n'y suis point ; & afin qu'il ne vous arrive pas de vous méprendre, tenez, voilà son portrait.

Après cette premiere expédition ; elle remonta dans son appartement, où elle ne fut pas plutôt entrée qu'elle vit sa parente à ses pieds. Relevez-vous, Mademoiselle, lui dit-elle avec douceur. Je ne suis point étonnée de la tendresse que vous avez prise pour Monsieur de . . . & moins encore de votre foiblesse ; je sçavois avant vous qu'on pouvoit en avoir pour lui, & vous ne m'aviez pas

promis de ne le point trouver aimable. Nous avons suivi l'une & l'autre les mouvemens de notre cœur ; cela me paroît tout naturel, ce n'est point à vous que j'ai des reproches à faire, il n'y a que de ... qui soit coupable, & je l'en ai puni. Tranquilisez-vous donc, & quittez cet homme-là si vous pouvez ; car je ne crois pas que vous deviez vous attendre à plus de fidélité qu'il ne m'en a tenu.

Madame de ... finit ce discours par embrasser sa parente, lui fit quelques jours après un petit présent ; & vécut avec elle comme de coutume : elle montra dans cette aventure du courage ; mais le courage ne rend pas insensible. Le chagrin s'en mêla ; elle fit une maladie pendant laquelle elle se promit bien de n'avoir de ses

jours aucun commerce de galanterie, & se tint parole. Il seroit à souhaiter que toutes les femmes fissent & pensassent comme Madame de ... je demande à présent si Madame de ... manquoit à ses sermens ? & si Dieu & les Anges qu'elle avoit pris à témoin de sa constance pouvoient trouver mauvais qu'elle chassât de chez elle un perfide, & qu'elle cessât d'aimer un homme qu'elle ne pouvoit s'empêcher de mépriser. Dira-t-on que rien ne la dispensoit de ses sermens, & qu'elle étoit coupable, sinon d'y avoir manqué, du moins de les avoir faits ? Cela peut être ; mais cela ne fait rien contre ce que j'ai avancé.

J'ai voulu dans mes conseils qu'on fit ses promesses conditionnelles,

quand on prévoyoit des incidens qui pouvoient y faire manquer. Je m'explique. On promet d'aimer toute sa vie ; mais n'est-ce pas aux conditions tacites qu'on sera toujours aimé, qu'un amant ne se négligera point, qu'il n'aura point de mauvais procédés, &c. & n'est-il pas constant que sans cela on se diroit cent fois le jour qu'il faut continuer, qu'on n'en feroit pas davantage ? Pourquoi donner aux sermens plus de force qu'ils n'en peuvent avoir ? n'est-ce pas assez d'y tenir tant que l'on n'a pas de bonnes raisons d'y manquer? & puis il y a des choses qui ne sont pas en notre pouvoir, & je n'ai prétendu parler qne de celles-là. On peut jurer qu'on sera fidéle, parce que la fidélité dépend de nous ; mais non qu'on aimera toujours: il faudroit donc

avant que de faire un ferment, en bien examiner l'objet, ou se résoudre à jurer comme des enfans.

Un homme a séduit une fille par des promesses de mariage. S'il refuse d'épouser, c'est un homme qui a fait un vol dont il convient, & qui ne veut pas restituer. S'il épouse cependant, c'est un homme deshonoré, ruiné, malheureux pour le reste de sa vie. Il est question maintenant de sçavoir le quel des deux il faut sacrifier, ou de son bonheur, ou de sa parole. Son bonheur ? ce seroit tout ce qu'on pourroit exiger d'un homme sûr de faire celui de la personne qu'il a séduite aux dépens du sien : mais rien n'est plus incertain. La question change donc, & ce que l'on demande réellement, c'est lequel des

deux un homme doit sacrifier de son bonheur & de celui d'un autre, ou de sa parole ? il n'y a pas à balancer, sa parole. Filles soyez donc sur vos gardes ; méfiez-vous d'une promesse que la passion arrache, & que le bon sens dispense de tenir. Hommes n'aventurez point de promesses, ne jurez que de sang froid, & tout en ira mieux.

Le plus grand bonheur qui puisse arriver à un jeune homme, c'est que la premiere personne à laquelle il s'attache, soit une femme d'esprit & de cœur ; l'empire qu'elle prend sur lui ne peut tourner qu'à son avantage. C'est un terrible mot qu'un *je le veux* d'une femme aimable ; mais quand l'honneur & la raison dictent ses volontés, un honnête homme n'est-il pas

pas trop heureux que nous lui commandions ; & de nous obéir.

C'étoit l'habitude de voir des femmes qui ne méritent aucuns égards qui rendoit jadis les hommes insolens : car il y avoit des insolens du tems de la Reine de Navarre ! On n'en voit point aujourd'hui : il n'y a plus que des hommes polis & galans, & des femmes à qui il est difficile de manquer de respect. Une femme que l'on offenseroit sérieusement, un homme qui craindroit sérieusement de faire une offense, passeroient pour des gens du tems de la Reine de Navarre.

S'il y avoit jadis des hommes insolens, il y en avoit d'autres aussi, dont les mœurs étoient simples, dont

la société étoit innocente & douce, avec lesquels on ne risquoit rien de hazarder des folies, qui prenoient tout bien, qui n'en pensoient pas plus mal, & qui conservoient du respect; mais le respect est si froid, qu'on s'en passoit fort bien du tems de la Reine de Navarre.

Il est aussi essentiel à un jeune homme de voir de bonne compagnie en femmes, qu'à une femme d'éviter la mauvaise en hommes. Un jeune homme se forme l'esprit & le cœur avec elles; mais il faut pour *cela* qu'elles ne soient ni dévotes, ni libertines. Il n'y a rien à apprendre avec les dévotes, & ce que l'on apprend avec des libertines, n'est pas bon à sçavoir. Celles-ci corrompent le naturel le mieux disposé : on a beau

dire qu'on en revient dans un âge mur ; rien n'est plus incertain ; & quand cela seroit, on conserve toujours de leur commerce quelque chose qui déplaît aux femmes bien nées. Que faire donc quand on a vécu long-tems avec des femmes libertines ? employer ses dernieres années à rougir des premieres, & se déplaire à soi-même & aux autres ? en vérité il vaudroit presqu'autant avoir continué de voir les mêmes compagnies, puisqu'on n'est plus bon que pour elles. Je ne dirai rien de la société des dévotes. Elles ne me pardonneroient pas, & je crains la calomnie.

Penser, parler, faire, comme on pense, comme l'on parle, comme on fait, c'est être un homme comme un autre. Il ne faut pas cependant

être singulier ; car les originaux ne plaisent qu'à peu de monde. Mais penser juste, parler noblement, agir équitablement, c'est avoir un mérite peu commun, sans être un original.

On dit que tout a son tems : en effet il en est un pour les folies ; mais il y a des gens pour qui celui du bon sens ne vient point, & ces gens-ci ne sont pas les plus malheureux. Je connois un homme qui passe sa vie à ramasser toutes les petites anecdotes de la Cour & de la Ville ; il est enchanté quand il a quelque occasion de les placer en conversation, & il en trouve cent pour une. Il se tient pour le plus heureux mortel du monde de vous avoir dit que la vente des tableaux de Monsieur un tel a passé quatre-vingt mille francs,

& il faut bien qu'il le soit, puisque l'on m'a dit d'un homme qui a sondé les profondeurs de la Géométrie qu'il envioit le sort, les rares connoissances, & la bienheureuse imbécillité de cet homme.

On est heureux par les autres ou par soi-même : or c'est être dupe que de courir après une fortune qui nous fuit, un bonheur qui ne nous est point destiné, une réputation que nous n'acquerrons jamais ; il n'étoit qu'un bon chemin pour le Marquis de... c'est à la vérité celui qu'ont suivi ses ancêtres ; mais qu'importe au Marquis de... il joue du violon comme Guignon, & le voilà content.

Je ne sçais si l'on me proposoit de

rougir vis-à-vis de moi seul ou vis-à-vis des autres d'un penchant honteux ou d'une action vile, si je ne choisirois pas le dernier parti. J'aime que ce que j'ai soit à moi, & je ne veux non plus voler aux hommes leur bourse que leur estime; c'est dans la vertu que je me complais, & non dans l'opinion vuide que les autres pensent que je suis vertueuse; & puis, je haïs à la mort les ténébres de l'hipocrisie, c'est l'asile du crime.

Les hommes ne prononcent pas moins fermement les termes de vice, vertu, honneur, probité, Religion, &c. que les femmes ceux de stras, diamans, étoffe moirée, damas des Indes, taffetas chiné, &c. & l'on seroit tenté de croire qu'ils s'enten-

dent ; mais viennent-ils à s'expliquer sur les idées qu'ils attachent à ces termes ? l'uniformité de sentiment disparoît ; on diroit qu'ils sont nés à mille lieues les uns des autres, que c'est une troupe de gens ramassés sous différens climats ; & ils ont des intérêts si opposés, auxquels ils prétendent par des voies si différentes, qu'on les prendroit à peine pour des animaux de la même espece. D'où naissent ces contradictions ? Nous sommes tous d'accord sur les objets de nos sens ; les couleurs de l'Arc-en-Ciel plaisent à tous les yeux ; il n'y a point d'odorat qui ne soit flatté par l'œillet, la rose, & le jasmin ; il est des viandes & des mets qui sont agréables à tous les palais, ainsi des autres sens. N'aurions-nous aucun sens pour juger du vice & de la vertu,

de l'honneur, de la probité, &c. ou si nous en avons un pour ces objets, ce sens seroit-il malade presque dans tous les hommes? Cette derniere conjecture est apparemment la vraie. On ne corrompt nulle part le toucher, l'odorat, l'œil, le goût, & l'oreille. On laisse ces sens dans leur état naturel; aussi jugent-ils dans la suite assez sainement des objets qui leur sont proportionnés.

Quant au sixiéme sens, celui à qui il appartient de discerner le vrai du faux, le bon du mauvais, le beau du laid; tout semble conspirer contre lui.

S'il m'étoit permis de parler un moment la langue de Montagne, & d'user de ses images fortes & origi-

nales que la fausse délicatesse de notre tems a proscrites, je dirois que la vérité assiste rarement à notre naissance; mais que les préjugés entourent la sage femme, qu'ils nous attendent au passage, & que la superstition nous applique les mains sur les temples, & nous écrase la tête & le front; de-là tant de têtes mal faites & qui ne se referont jamais; tant de cerveaux rétrécis, & qui resteront étroits comme ils sont; car le calus est fait. Ce seroit s'exposer à les briser & à les défigurer davantage que de travailler à les restituer en meilleur état. Cette incrustation est trop profonde, diroit encore Montagne, pour pouvoir être entierement arrachée; & je pense qu'il vaut mieux la laisser entiere, que de ne l'arracher qu'à moitié. A quoi bon donner à

un homme l'air de ces tabatieres piquées, dont la plus grande partie des petits clous dorés s'en sont allés? Auparavant ils représentoient quelque chose; c'étoit un dessein, bon ou mauvais: depuis que les clous sont partis, on n'y connoît plus rien. Voilà l'image de tous les demi-Philosophes, & de presque toutes les femmes que les autres appellent des merveilleuses.

Le bonheur est une boule après laquelle nous courons tant qu'elle roule, & que nous poussons du pied quand elle s'arrête. Cet exercice nous a mené loin, lorsqu'il commence à nous déplaire. On est bien las quand on se résout à se reposer, & à laisser aller la boule; c'est alors qu'on médit de la vie, & qu'on s'en

prend à tout, hors à soi même. Si par hazard on écrit, on fait des livres tristes, où la seule vérité qu'on apperçoive distinctement, c'est que l'Auteur a mal employé ses jours, & qu'il en est en mauvaise humeur. Qu'on me vante tant qu'on voudra la sagesse d'Epictete : j'aimerois autant passer mon tems autour des sépulcres, & m'occuper à lire des Epitaphes, que de m'entretenir de ses lugubres moralités. Qu'il soit vrai, comme il le prétend, qu'il est plus en notre pouvoir de retrancher à la somme de nos peines, que d'ajouter à celle de nos plaisirs ; ou qu'au contraire Epicure ait raison ? peu m'importe. Je vois clairement que celui qui ne se propose que l'un ou l'autre de ces objets n'entend pas son bonheur. C'étoit le sentiment, je crois, d'un cer-

tain Ariſtipe, & c'eſt auſſi le mien. Mon avis eſt qu'il faut faire bonne contenance par-tout, dans le bonheur & dans l'adverſité, dans l'abaiſſement & dans la grandeur. Ariſtipe ſçavoit, dit-on, s'aſſeoir à la table des Rois, & ſe contenter de légumes dans le tonneau de Diogêne. Voilà mon Philoſophe. Il eſt ſage ſous l'écarlate, il eſt heureux ſous un habit groſſier. Le hazard n'a point de priſe ſur lui. Il jouit des biens que la fortune lui envoie, prêt à les lui reſtituer ſans chagrin. Sa vertu eſt un manteau qui lui reſte toujours dans les mauvais tems. S'agit-il de ſupporter la peine, ou de goûter le plaiſir; mon Philoſophe fait également le rôle d'Epictete, & celui d'Epicure; auſſi ne donnerois-je point ce nom à celui qui ne peut dormir

que fur la dure ou fur le duvet. Une tête bien faite s'accommode de tous les oreillers que la fortune lui préfente. La vie eft pour le philofophe, tantôt un amufement, tantôt un exercice. Il la paffe foit à goûter des plaifirs, foit à montrer de la vertu; & s'il n'a pas à fe louer beaucoup de cette alternative, il n'a pas non plus beaucoup à s'en plaindre. Il ne fe propofera point une perfection chimérique, & il ne mettra point fa félicité à fe rendre infenfible. S'il écrit, fes ouvrages fe reffentiront de la douceur de fes mœurs, & de l'égalité de fon caractere. Je n'y verrai point un homme inquiet qui cherche le bonheur; mais il me femblera toujours entendre un homme fatisfait qui l'a trouvé. Parcourez le Traité du Bonheur de Fontenelle, & vous pronon-

cerez malgré vous, que l'Ecrivain étoit heureux. Vous fortirez moins éclairé peut-être de son ouvrage, que de l'essai de la Philosophie Morale de Maupertuis; mais vous en sortirez plus content. Vous aimerez mieux la vie après avoir lu Fontenelle; après avoir lu Maupertuis vous voudriez presque être mort. Si j'osois, je dirois que l'un présente par-tout des bonbons qui fondent délicieusement dans la bouche, & que l'autre met sous la dent des noisettes qui sont dures à casser, & qui ne donnent quelquefois que de la poussiere. Demandez à Fontenelle ce que c'est que le plaisir, & ne craignez pas qu'il vous réponde que c'est en général, toute perception que l'âme aime mieux éprouver, que ne pas éprouver. Quelle triste définition du plaisir!

Encore si la solidité des choses dédommageoit de la sécheresse de la forme ; mais sans chercher à déprimer ni les talens de l'Auteur, ni le mérite de son ouvrage, il me semble qu'il y a de ce côté même beaucoup encore à désirer. Je trouve que M. de Maupertuis a prétendu soumettre tout le monde à une Arithmétique morale qui lui est propre, & appliquer à tous les hommes un calcul qui ne convient qu'à ceux de sa classe. Le plus & le moins de plaisir & de peine, & le plus & le moins de sensibilité à la peine & au plaisir distribuent notre espece entiere en différens ordres d'hommes plus ou moins heureux ou malheureux ; mais entre lesquels il n'y en a qu'un pour qui ces élémens du bonheur & du malheur soient dans une exacte compensation. De toutes

les classes d'hommes considérées relativement au bonheur ou au malheur, il n'y en a qu'une où la somme des biens soit entiérement acquitée par la somme des maux. Au-dessus de cette classe, la vie commence d'être un avantage, au-dessous elle commence d'être un désavantage. Il ne falloit donc pas dire que la vie étoit un mal pour tous les hommes ; mais seulement peut-être qu'il y a plus d'hommes pour qui elle est un mal, qu'il n'y en a pour qui elle est un bien. Ce n'est pas tout encore. Qui est-ce qui a dit à M. de Maupertuis qu'il falloit toujours estimer la peine & le plaisir par la raison simple de la durée & de l'intensité? c'est son mot. Où est l'homme un peu sensé qui n'aimât pas mieux jouir de la centiéme partie d'un grand plaisir pendant cent ans de suite, que du

plaisir

plaiſir en entier pendant un an. Il ſembleroit preſque que ſans aucun égard ni à la peine, ni au plaiſir, ce ſeroit toujours un bien que de durer. D'ailleurs, il y a des plaiſirs qui perdent de leur vivacité avec une viteſſe extrême; des peines dont la moindre durée accroit prodigieuſement la violence; & il n'y a peut-être ni deux plaiſirs, ni deux peines, ni une peine & un plaiſir qui, pour parler la langue de Monſieur de Maupertuis, ſuivent la même loi d'accélération. Comment évaluer le prix de la vie repréſenté par tant de quantités inégales. L'expérience ne peut ſervir ici à rectifier le calcul. Si vous demandez au premier venu, *veux-tu mourir?* & qu'il vous réponde, *oüi, je veux mourir:* en conclurez-vous que la vie eſt un un mal pour lui? nullement. La ſeule choſe que cette réponſe ſignifie, c'eſt que celui que

vous avez interrogé est très-mécontent de l'instant présent. Celui qui vous eût dit, *je veux vivre*, n'eût pas prouvé davantage pour l'avenir ou pour le passé. La question *veux-tu mourir* ? est si composée, que celui à qui on la propose, ne satisfait souvent à rien de ce qu'on en attend. On veut sçavoir d'un homme, s'il fait cas de la vie ; & ce qu'on en obtient, c'est qu'il est content ou mécontent de l'instant présent, & qu'il appréhende la mort. Tout bien considéré, il ne faudroit pas demander, si l'on veut mourir ; mais si l'on voudroit revivre précisément comme on a vécu. Encore qui sçait si la crainte de la mort n'influeroit pas sur la réponse, & si la plûpart des hommes ne choisiroient pas de retourner au berceau, seulement pour être plus loin

de la tombe, & de peur, comme on dit, de tomber en mourant de fiévre en chaud mal. On ne peut rien statuer ici de général. On voit confusément que c'eût été un bien pour quelques hommes de n'avoir jamais existé ; & que c'est un mal de mourir, quand on vit heureux. Il semble que ce seroit un avantage de cesser d'être, quand on n'est bon ni pour soi, ni pour autrui. Il est à présumer que la mort est un fantôme, comme bien d'autres. On voit qu'à son approche, l'homme cesse d'aimer & de haïr ; qu'il ne jette sur les objets qui l'intéressoient le plus, que des regards indolens, & qu'il perd presque de vûe sa femme, ses enfans, ses amis, sa maîtresse ; pourquoi donc a-t-il regret de mourir ? S'il n'y avoit pas des gens qui se sont donné

la mort sans être fous, je regarderois la crainte de mourir comme un sentiment naturel. Que cela soit ou non, je suis trop bonne Catholique pour conseiller le suicide. Cet avis paroîtroit singulier de ma part, & n'en seroit pas suivi davantage. Mais je dirai avec la derniere sincérité que je fus convaincu il y a quelques années que je n'avois pas dix minutes à vivre, & que je me sentois mourir avec une tranquillité digne d'un vrai Philosophe. Mon esprit n'avoit point été abbatu par une longue maladie. J'avois conservé toute ma raison. Un accident assez ordinaire aux femmes m'avoit réduite à l'extrémité. J'étois alors à la fleur de mon âge, dans la premiere année d'un mariage heureux, adorée de mon époux, estimée de mes amis, & contente de mon état & de

ma fortune. Cependant je m'en allois ſans aucun regret. J'avois une ſi grande indifférence pour tout ſecours que je ne ſongeois ſeulement pas à en demander de ſpirituels. Je paſſois du ſein des miens, dans le ſein de Dieu, comme on paſſe de la veille au ſommeil. A préſent, je me dis, pourquoi n'en ſeroit-il pas de même pour beaucoup d'autres?

Parmi les perſonnes heureuſes, il y en a donc auſſi qui ne regardent pas la mort comme un grand mal? C'eſt une affaire de caractere : les conjonctures où l'on ſe trouve, les perſonnes dont on eſt environné, la pureté de la conſcience, la fermeté de l'eſprit, tout y fait. Mais laiſſons cet objet triſte. A quoi bon ſi long-tems parler d'un inſtant ſi court,

& dont nous sçavons si peu de choses : Les Philosophes & moi nous raisonnons de la mort, comme les aveugles des couleurs, ou, comme je ne sçais quel Physicien de nos jours qui se mettoit, à ce qu'on dit, la tête dans l'eau, pour sçavoir si les poissons entendent. Revenons donc à l'essai de la Philosophie Morale. L'Auteur, après s'être aventuré sur la nature du moment heureux, n'a pas été, ce me semble, plus exact dans l'énumération des plaisirs de l'âme. Il n'en reconnoît que de deux sortes ; les uns nous viennent, dit-il, de la pratique de la justice, & les autres de la vûe de la vérité. Quoi donc, la haine, la vengeance, & la méchanceté, n'ont-elles pas aussi leurs satisfactions ? & l'Auteur est-il ici bien sincère ? n'a-t-il jamais éprou-

vé de plaisirs intellectuels qu'en faisant le bien, ou qu'en contemplant le vrai? Je ne crois pas que Monsieur de Maupertuis nie que *l'Auteur de l'Examen désintéressé* ne jouît d'un plaisir délicieux, lorsqu'il donnoit le change à ses Antagonistes, ni qu'il nous persuade que ce plaisir naquît purement en lui de l'amour de la justice, & de la connoissance de la vérité. Mais il me reste encore quelques scrupules sur son principe. *La pratique de la Justice & la connoissance de la vérité sont*, lui dirai-je, *les deux sources uniques des plaisirs de l'ame.* A la bonne heure. Mais qu'entendez-vous, ajouterai-je, par la pratique de la vertu & de la justice? est-ce la pratique de ce qui est réellement vertueux & juste, ou de ce qu'on croit tel? Qu'entendez-vous par la vûe de la

vérité? Est-ce la contemplation de ce qui est vrai en effet, ou de ce qui le paroît? N'y a-t-il point d'heureuses erreurs? Tout préjugé est-il nuisible? Etoit il, ou n'étoit-il pas avantageux à un pere de-famille d'être sincerement persuadé qu'il pouvoit sans aucune conséquence pour son bonheur, ou négliger entierement l'éducation de ses enfans, ou leur donner une éducation fort au-dessus de sa fortune & de son état, s'il lui est arrivé de mourir avant que d'avoir été détrompé par les suites fâcheuses de sa conduite? Voilà un examen qui n'eût point été superflu. Mais *le moyen*, dira-t-on, d'éclaircir tant de choses en quatre pages? & pourquoi répondrai-je, n'écrire que quatre pages, si le sujet en demandoit davantage pour être éclairci? C'en étoit trop ou trop peu.

Les perſonnes d'un mérite extraordinaire, ont preſque toutes quelque tic remarquable ; je ne ſçais ſi c'eſt affectation ou adreſſe de leur part ; veulent-elles accorder quelque choſe à ronger à l'envie ? ou penſent-elles que des travers que quelques-uns ne manqueront pas de relever ſouvent, ſeront tout autant de fois une occaſion à d'autres de faire l'éloge de leurs grandes qualités ? en tout cas elles ont raiſon ; on parle plus de ceux dont on a un peu de mal, & beaucoup de bien à dire, que de ceux dont on n'a rien à dire que du bien. Il y a dans les premiers pour ceux qui aiment à louer & pour ceux qui aiment à reprendre. Le Comte de M *** étoit un homme rare ; mais il avoit la manie à quatre-vingt ans de ſe promener avec un habit de moire bleue, des talons

rouges, un plumet blanc. Quel bizarrerie, direz-vous ? mais sans cette bizarrerie, vous répondrai-je, on n'eût point demandé en le voyant ; *qui est ce viéux fou ?* & l'on n'eût point répondu ; *c'est le Comte de M*** ; *C'est un homme rare.*

Je conseillerois à un homme un peu Philosophe de ne se point marier. Il faudroit qu'une femme fût d'un mérite bien rare, pour qu'il fit son bonheur, & pour qu'elle fit le sien, sans qu'il en coutât à l'un & à l'autre d'autres sacrifices que ceux que l'on se doit entre amis ; si l'état qui convient le mieux à l'un, est celui qui donne le moins d'exercice à la Philosophie ; ce n'est donc pas celui du mariage. Mais si le mariage a ses inconvéniens, le célibat a les siens.

Que devient un garçon dans un âge avancé, sur-tout quand il n'a pas assez de fermeté pour chasser de chez lui des gens intéressés à abreger ses jours ? L'Abbé *** tomba dangéreusement malade; il avoit malheureusement des richesses, & des héritiers avides, des Bénefices & des neveux en état de les posséder; c'étoit bien des raisons pour l'effrayer de la mort, & pour le faire mourir; deux se mirent donc aux pieds de son lit; l'un lui crioit à droite, mon oncle confessez-vous, car vous êtes bien mal; & l'autre reprenoit à gauche, mon oncle, démettez-vous de tel Bénéfice en faveur de mon frere; car les Médecins disent que vous n'en reviendrez pas. Le pauvre Abbé qui n'avoit jamais eu beaucoup de tête, & à qui il n'en devoit point rester

dans ces momens, se frapa tellement des prédictions de ses neveux, que sa maladie redoubla, & qu'il mourut. Voilà le sort des hommes sans courage & sans esprit : & qui peut se flater d'en conserver jusqu'au dernier instant, lorsqu'il meurt sans avoir auprès de lui des enfans ou des amis qui le soutiennent? Si la mort est cruelle pour tous les hommes, elle doit l'être encore davantage pour celui qui ne sçait pas prendre son parti. Que l'on seroit heureux dans les derniers instans, si l'on pouvoit écarter de soi ces hommes lugubres qui s'emparent de vous, comme pour vous conduire dans l'autre monde tout vivant. Si un homme a mal vécu, il attend trop tard pour se corriger; s'il n'a rien à se reprocher, que ne meurt-il en paix? Les frayeurs qu'il

à de la mort, les appareils de la pénitence calomnient sa vie. La nature voudroit bien que nous sortissions de ce monde comme nous y sommes entrés, sans nous en appercevoir; mais la superstition s'y oppose.

Les fortunes rapides durent peu: ceux qui les ont faites ont été trop occupés d'accumuler des richesses, pour songer à l'éducation de ceux à qui la naissance les destinoit. Ils ont donc des enfans mal élevés; qui dissipent plus promptement encore que leurs peres n'ont amassé, & qui sortent enfin de ce monde tout nuds, comme leurs peres y étoient entrés.

Méfiez-vous des bonnes intentions; il faut voir l'effet de tout pour sça-

voir à quoi s'en tenir. Il n'y a rien de si décrié dans mon esprit que ce qu'on appelle de la bonne volonté, depuis que je me suis apperçu qu'il n'y avoit que ceux qui n'étoient bons à rien qui en eussent? Quand on vous promettra, ne vous contentez pas de belles paroles, c'est la chose dont on est le moins avare; elles ne coûtent rien, pressez l'exécution. L'activité n'a jamais nui, quand elle est corrigée par la prudence. On ne peut aller trop vîte quand on connoît sa route, & qu'on voit son but. On obtient quelquefois de l'importunité ce que la négligence ou la timidité auroit fait perdre.

Il y a trop peu de gens qui aient vraiment du mérite, pour qu'on soit bien fondé à se plaindre de ce qu'il est

rarement récompensé; car par qui veut-on qu'il le soit ? Par la foule de ceux ou qui ne les connoissent pas, ou qui en sont blessés ?

Tout ce qui endort les vertus, leur est nuisible; mais l'amour propre les tient éveillées : si c'est un défaut, il n'est donc pas tout-à-fait inutile. La vanité bien entendue, & cachée avec adresse entretient l'émulation, & fait sortir les qualités. Je suis convaincue que sans amour propre, & sans vanité, on ne peut être qu'un sujet fort médiocre.

Il sembleroit qu'il y a tout à gâgner à faire des connoissances, & tout à risquer à avoir des amis : s'attacher beaucoup de monde, & ne tenir à personne, c'est se préparer

une tranquillité assez soutenue : n'est-ce pas assez des chagrins que nous avons pour ce qui nous regarde, sans en prendre encore pour ce qui concerne les autres ?

Ceux que rien n'émeut, qui ne vivent avec les autres que pour partager leurs plaisirs, qui sont insensibles à la douleur & à la commisération, & qui n'ont des sentimens communs à l'espéce humaine, que ceux qui ne participent en rien *à la* douleur & à la tristesse, sont pour moi des machines que je hais plus que si elles étoient entierement privées de sentimens ; combien je connois de ces machines, & qu'elles me pésent !

Quand il vous sera permis de choisir ;

ſir, emparez-vous de ce qui ſera le mieux au ſentiment des autres. Le beau ſe fait ſentir ſi généralement, qu'il eſt à préſumer qu'on ſe trompe, lorſqu'on n'a pas pour ſoi les yeux de la multitude. Je ſçais qu'il y a des goûts particuliers; mais il faut les garder pour les ameublemens.

Le talent plus utile, c'eſt de ſçavoir deviner juſte. Quand on a bien regardé dans les choſes ou dans les têtes; les affaires ſont preſque faites. Elles tournent preſque toujours à l'avantage de celui qui a vu le plus clair.

Il y a des gens que l'on accuſé de ne pouvoir vivre avec les autres ; d'où cela vient-il ? ce n'eſt pas aſſurément défaut d'eſprit, ni de jugement dans ces inſociables ; c'eſt peut-être de

ce qu'il n'y a pas néceſſité de vivre avec tout le monde. Celui qui eſt obligé par ſon état & par ſon rang de recevoir beaucoup de perſonnes qui ne lui conviennent pas, doit être plus embarraſſé qu'un autre. Il y a cependant une reſſource pour lui; c'eſt que dans une compagnie nombreuſe ſi l'on eſt à la droite d'un ſot, on en aura peut-être un autre à gauche; & comme les ſots ne ſe reſſemblent pas plus entre-eux que les gens d'eſprit, cela fait diverſité. Je déteſte les ſots; cependant j'en aime mieux deux qu'un; la ſottiſe de pluſieurs m'eſt plus facile à ſupporter que celle d'un ſeul homme: toujours pardonner à une même perſonne, cela m'impatiente; au lieu que le ridicule de l'un excuſe & me fait paſſer le ridicule d'un autre. Je plains l'eſpece

humaine, & je n'en veux à personne.

Monsieur de M . . . qui n'a jamais rien fait de sa vie, me parut un soir fort occupé. Je lui demandai ce qu'il faisoit : je cherche, me répondit-il, Madame, en quelle année mon oncle de la . . . fut sacré Evêque de . . . & il continuoit de feuilleter un grand livre de maroquin, sans s'appercevoir que j'étois debout, que j'avois des affaires sérieuses à lui communiquer, & qu'il m'étoit fort égal que son grand-oncle eût été Evêque ou Curé. Je fus donc obligée de m'asseoir sans y être invitée, & de travailler à tirer Monsieur de . . . de sa distraction ; mais ce fut peine perdue, & il falut essuyer une litanie de Chambelans de je ne sçais quels

Rois de la ſeconde, & de la troiſiéme race. Je convins de l'ancienneté de cette Généalogie, & je le priai fort inſtamment d'en interrompre la ſuite un moment pour m'entendre; mais il en étoit reſté à Pepin; & je ne pus jamais me faire écouter que ſous le Regne d'Henry le Grand. Graces à l'embaras qu'il trouva à ſuivre ſon arbre Généalogique, que des méſalliances avoit un peu brouillé; je parvins à la fin à lui expliquer mon affaire; il avoit l'air penſif, & je crus qu'il m'écoutoit avec toute l'attention que méritoient les choſes dont je l'entretenois; mais je fus bien étonnée, lorſqu'au lieu de la réponſe que j'en attendois; vous voyez, Madame, me dit-il, que nous ne ſommes pas des gens tout-à-fait tombés des nuës, & qu'il n'y a gueres de

familles en Anjou plus anciennes ni meilleures que la mienne.

L'envie de plaire a quelquefois fait faire des actions auxquelles l'ame se refusoit d'elle-même. Mais quand on aime une femme de cœur, on veut du moins en avoir autant qu'elle ; & il y a des femmes qui en ont beaucoup. Madame B*** étoit nouvellement mariée à un époux qu'elle adoroit. Ils allerent pendant le cours de leurs visites dans une maison où on leur proposa de joüer. Un homme violent, quand il perdoit, insulta son mari qui ne répondit rien : on sortit, & l'on se sépara. Madame B*** de retour chez elle, dit à son mari, Monsieur, vous sçavez qu'en vous épousant, je me suis brouillée avec toute ma famille ; j'ai refusé

une fortune considérable pour faire la vôtre : ces deux preuves suffisent sans vous en rappeller d'autres, pour que vous ne doutiez pas que je vous aime ardemment. Cependant si demain vous ne vous battez avec Monsieur de * * * je ne vous vois plus que comme un lâche, & je me retire dans un Couvent. Monsieur B * * * regarda sa femme d'un air consterné, convint qu'elle avoit raison, écrivit à Monsieur de * * *, se battit, blessa son adversaire, & revint aux pieds de sa femme la remercier de l'honneur qu'elle venoit de lui conserver. Madame B * * * pendant le combat avoit été dans des allarmes à en perdre l'esprit ; qu'on juge donc du plaisir qu'elle eut au retour de son mari d'une action où il s'agissoit de sa vie. Cependant elle n'en eut pas meilleu-

re opinion de ſon courage ; elle comprit qu'un homme de cœur n'avoit pas beſoin d'avis, pour ſçavoir ce qu'il avoit à faire ; elle fit préparer ſes malles, & emmena ſon mari au fond d'une Province, où s'il n'étoit pas courageux, il n'eut du moins aucune occaſion de le montrer. Je ſçais que ce trait de Madame B*** ne ſera pas du goût de bien des femmes, je ne m'en embarraſſe gueres, il eſt du mien ; il vaut mieux perdre un mari lâche, que de le conſerver ſans honneur : tel cher qu'il vous ſoit, il eſt des occaſions où il faut le ſacrifier. On me dira peut-être : pourquoi les femmes ſeroient-elles plus délicates ſur l'honneur que les hommes, qui conſervent fort bien des femmes déshonorées ? Tant pis pour les hommes qui les gardent : au reſte, il faut

bien qu'ils prennent leur parti là-dessus. Le plus grand nombre des femmes s'exposant à être renvoyées, & les hommes n'étant exposés que rarement à montrer leur peu de courage ; la partie n'est pas égale.

On ne se rend justice ni sur ses défauts, ni sur ses qualités : on éxagere les qualités, on déprime tant que l'on peut les défauts, & par ce moyen on ne perfectionne point les uns, & l'on ne se corrige point des autres ; la vie la plus longue ne nous donne pas plus de connoissance de nous-mêmes qu'un an d'expérience, & l'on meurt tel qu'on a vécu. Il n'y a que ses besoins qu'on sent bien & qu'on satisfait par toutes sortes de voies. C'est ici la peinture de mon ame & de toutes les autres : je n'ai

jamais envié qu'une maiſon de Campagne, & ſi pour l'avoir il n'avoit fallu que ſouhaiter la mort du propriétaire, la maiſon étoit à moi. Il eſt fort heureux qu'il n'y ait pas un grand nombre de choſes de mon goût, je paſſerois ma vie à ſouhaiter l'anéantiſſement de ceux qui les auroient. Mais, ma biſarerie, ou plutôt la ſobriété de mes deſirs, a borné ces idées de deſtruction, & s'il y a des choſes que je ſouhaite, je puis toûjours me les procurer, ſans qu'il en coûte rien à perſonne.

Les perſonnes ſans éducation ont des avantages ſur les autres, l'inſtinct ſeul les guide ; elles ſont ſur les revers à venir d'une tranquilité ſurprenante. Cette eſpéce d'héroïſme n'eſt faite que pour elles : elles ne pen-

ſent point au lendemain ; il n'y a pour elles que l'inſtant préſent : rien ne les effraye, rien ne les embarraſſe ; faut-il ſouffrir ? elles ſouffrent ; faut il joüir ? elles joüiſſent, comme ſi elles ne devoient jamais ſouffrir. J'ai fait principalement cette obſervation ſur les domeſtiques ; ils ſe feroient plutôt chaſſer, que de ne point médire de leurs maîtres. L'éducation rend circonſpect, & inſpire de la timidité ; chaque état a ſes conſolations & ſes peines : Dieu a donné au peuple une inſenſibilité, & une ame proportionnée à ſa condition. Qui nous auroit rendu ſes ſervices auxquels nous les abaiſſons, s'ils euſſent penſé & ſenti comme nous ?

Les hommes s'imaginent n'avoir ni caprices, ni biſareries, ni fu-

mœurs. Qu'ils se trompent ! J'en connois qui se piquent même de Philosophie, & qui en ont autant qu'une fille unique qui seroit jolie. Il me paroît injuste de prétendre que nous leur passions un défaut, qui leur est commun avec nous, & sur lequel ils ne nous font point de grace. Qu'ils aient donc des fantaisies ; qu'ils ne s'en corrigent pas plus que nous, à la bonne heure : mais qu'ils nous laissent les nôtres. Cependant, avant que de prononcer pour ou contre, il seroit question de sçavoir, quand il s'agit d'inégalité d'humeur, en qui elle réside ? c'est certainement en quelqu'un ; c'est ou celui qui se plaint ou celui dont on se plaint, qui n'est pas de sa même humeur. Mais lequel des deux ? N'en seroit-il pas dans ces occasions, comme dans d'autres ma-

ladies où l'on voit jaunes tous les objets, quoiqu'ils ſoient de diverſes couleurs? Et puis eſt-on obligé d'avoir toûjours la même humeur? N'y a-t'il aucune conjončture dans la vie qui nous puiſſe faire changer de viſage, ſans qu'on ſoit en droit de nous accuſer d'inégalité? Qui décidera ces queſtions? Ce ne ſeront certainement pas celles qui ſeroient aſſez capricieuſes pour la joüer; qui ſe feroient un plaiſir de déſeſpérer leurs amis, par des inégalités ſimulées, & qui affecteroient de l'humeur pour faire eſſai de leur complaiſance: or, je conviens que cela m'arrive à moi, & à preſque toutes les femmes. C'eſt donc encore à ces hommes qu'il appartient de décider ici.

Les perſonnes qui s'aiment de-

vroient s'obſerver dans leurs diſcours & dans leurs actions, & ne s'offenſer par aucun endroit. Les commerces d'amour & d'amitié ne ſubſiſtent point ſans la politeſſe, & ſans les complaiſances. L'amant qui choque ce qu'il aime, mérite d'être quitté ſans retour. L'ami qui parle durement doit être regardé quelquefois avec pitié, mais toûjours avec reſſentiment. Pour les gens mariés, s'ils ſe déteſtent ſi ſouvent, c'eſt qu'ils ſe négligent ſur tout, & qu'ils ſont obligés de ſe paſſer leurs mauvaiſes façons. Amans, ſoyez galans, complaiſans, attentifs, & vous ſerez toûjours bien traités. Amis, ſoyez doux, ſinceres, eſſentiels & polis, & vous ſerez toûjours aimés. Maris, corrigez-vous, ſi vous pouvez, cela m'eſt fort indifférent; pour ce que vos femmes

vous réſervent, vous êtes bien.

Il faut ramper pour aller loin : on ſe heurte quand on veut courir. Voilà tout ce que j'ai remarqué ; il faudroit que je conſultaſſe quelqu'ame vile pour ſçavoir à quoi m'en tenir ſur les avantages réels attachés aux baſſeſſes, j'en raiſonnerois peut-être mieux ; mais à coup ſûr, j'en penſerois tout auſſi mal.

Preſcrire le même remède pour tous les maux, c'eſt le moyen ſûr d'en empirer quelques-uns ; il y en a qui demandent de la diſſipation, d'autres de la ſolitude, d'autres de la diſtraction ; il faut méditer ceux-ci, il ne faut pas penſer à ceux-là : *faites-vous une raiſon, diſſipez-vous, ayez de la fermeté*, dit-on : & cela eſt fort

bien dit, il n'eſt plus queſtion que de ſçavoir quand, & à qui. Plus on a de bon ſens, plus on eſt difficile à conſoler. La raiſon nous montre toute la grandeur de nos pertes, & toutes les ſuites de nos folies. Bon ſens, raiſon, à quoi donc êtes-vous propres ? Bienheureuſe imbécillité que vous ſeriez quelquefois déſirable, même pour ceux qui vous mépriſent le plus !

Il y a des perſonnes d'un caractere ſi violent, qu'elles ne connoiſſent de bornes à leurs deſirs que l'impoſſibilité, & c'eſt les déſeſpérer que de leur montrer cet obſtacle. Je ſçais par expérience que les meilleures raiſons ſe trouvent très-mauſſades, quand elles viennent à la traverſe, je ne dis pas de quelqu'affaire impor-

tante ; mais d'une fantaisie. Chez moi, comme chez toutes mes semblables, une fantaisie est quelque chose de bien considérable. Les amans n'ont qu'un parti à prendre, c'est de les satisfaire ; ou quand ils ne le peuvent pas, de les approuver au moins, & de convenir qu'on a raison d'en avoir, de les contenter, de troquer une montre pour une tabatiere, une tabatiere pour un étui, & l'étui pour un paquet de curedents.

L'état militaire suppose la politesse, la galanterie & la connoissance du monde, des hommes & des procédés ; mais il dispense de sçavoir, d'avoir de l'étude, des Belles-Lettres & de la Philosophie, de payer ses dettes, & de beaucoup d'autres choses d'aussi

peu

peu de conséquence. Mais pour jouer un rôle important dans la paix ; n'est-ce pas assez de s'être exposé aux plus grands dangers, & à des fatigues sans nombre pendant la guerre ? Laissons donc aux Officiers leur ignorance ; pourvû qu'ils soient braves ; & qu'ils sçachent se battre pour l'Etat, ils en sçavent autant qu'il en faut. Mais on sort, me direz-vous, quelquefois de sa profession, on n'a pas toûjours les armes à la main, & je voudrois bien que les Officiers fissent de leur loisir un usage qui les fit estimer plus encore qu'ils ne le sont. Qui les empêcheroit d'acquérir des connoissances quand ils sont jeunes, & que leurs parens leur en facilitent les moyens ? Qu'est-ce que cette oisiveté qui semble attachée à leur état ? Qu'ils se reposent des fati-

gues qu'ils ont essuyées ; j'y consens ; mais que ce ne soit pas pendant vingt ans de suite. Faut-il qu'après s'être montrés des hommes pendant deux ou trois campagnes, ils achevent leur vie au rang des femmes ; car ils en sont là. Les femmes passent leurs jours à leurs toilettes & au jeu, & les Officiers avec elles. Je n'ai rien à répondre à ces reproches, sinon que ceux qui les font, n'estiment pas la valeur autant que moi. J'avoue pour moi que je suis un peu de l'avis de Montagne, & que pourvû que les gens soient propres à ce qu'ils font, il ne m'en faut pas d'avantage ; je ne me soucie pas plus que lui, quand je suis malade, que mon Médecin croye en Dieu ou non, pourvû qu'il m'ordonne de bons remédes ; & il ne m'importe nullement que les Offi-

tiers soient ignorans en paix, pourvû qu'ils soient braves pendant la guerre. Laissons à chaque état ses prérogatives; c'est à la Noblesse à fournir des Héros; c'est à l'état mitoyen à fournir les gens de Lettres & les Sçavans: que la bravoure & la fierté soient l'appanage des gens de naissance; que les talens & les autres mérites soient le partage de ceux qui sembloient être nés pour être ignorés. Permettons à ceux qui ont des noms connus de s'en contenter, & laissons aux autres le soin de faire sortir & connoître les leurs. Je ne vois à tout ceci qu'une chose à craindre; c'est que l'avantage ne soit du côté des derniers: tant de gens de rien s'illustrent, tant de grands s'obscurcissent, que l'esprit pourroit bien

à la fin s'élever sur les ruines de la Noblesse.

Rien n'est si rare que de voir des hommes constitués en dignités s'occuper des Sciences, & prendre les heures qu'ils pourroient donner au repos, & peut-être à leurs plaisirs pour les employer à l'étude. Nous n'en connoissons qu'un qui sçait accorder l'amour des Lettres & de son devoir avec l'exactitude d'une Charge fatigante. Allier le sçavoir & les occupations d'un homme d'esprit, avec le détail des affaires publiques, satisfaire son Prince, contenter le peuple & s'attirer l'admiration des gens de mérite, tous ces avantages lui étoient réservés.

Il est des défauts qui occasionnent

des vertus ; c'eſt une ſotte compagnie que celle des gens ſans défauts. Je veux qu'on me pardonne, & vivre avec des gens à qui je puiſſe pardonner : mais les plus inſupportables de tous, ce ſont les gens ſans défauts & ſans vertus, & tout l'Univers en eſt rempli : ils déplaiſent juſqu'à leurs ſemblables. Je choiſirois plutôt d'être méchante que de n'être ni méchante, ni bonne ; la nature veut que tout ſoit décidé. Le pire état eſt d'être ſans caractere : le mal décidé, vaut mieux que le bien indécis. Je hais auſſi en tout la médiocrité : je ne me réſoudrai jamais à uſer de rien de ce qui a ce nom : j'aime mieux les morceaux d'une belle porcelaine caſſée, qu'une jatte commune qui n'a que ſon intégrité, & qui ne

mérite pas d'être regardée. Si peu qu'il vous plaira, mais qu'il soit beau. Ce diamant est petit, j'en conviens, mais il est parfait. Je ne me départirai jamais de cette délicatesse; voilà qui est dit, & si j'avois jamais un amant à choisir, ce ne seroit pas un homme ordinaire; un homme comme tous les autres hommes ne m'appartiendra jamais.

Rien ne met tant à l'aise que la confiance & l'amitié; la liberté fait sortir l'esprit & donne du jeu à l'imagination. On hasarde avec ses amis des choses qui se trouvent heureusement dites; on n'a pas de ces hardiesses avec les indifférens. Quand je vois des inconnus, parler à des inconnus avec assurance & beaucoup; je pense ou qu'ils sont paîtris d'une

étrange vanité, ou qu'ils prennent ceux qui les écoutent pour de grandes bêtes.

Les familles n'ont jamais été moins nombreuses que depuis quelques années : elles se bornent à un ou deux enfans. Seroit-ce l'effet de l'antipathie des gens mariés ? Il n'y a plus que les femmes de Province, & à Paris les femmes du commun qui aient beaucoup d'enfans, & qui les fassent sains & bien conformés. Dans les Maisons titrées, à peine voit-on un rejetton sur la santé de qui on puisse compter. Voilà un de ces dérangemens dans l'Etat qui mériteroient bien l'attention de ceux qui connoissent ce qui fait sa richesse, & qui sont intéressés à ne le point laisser

appauvrir. Je ne veux lire dans l'Esprit des Loix du Président de Montesquieu, que l'article du divorce.

Il est quelquefois à propos de sçavoir feindre l'ignorance. Une fausse candeur ne nuit pas dans les affaires; elle en impose à de certaines gens qui se méfient de ceux surtout dont ils soupçonnent l'habileté. Ils parlent, comme s'ils avoient affaire à des sourds, & on les entend. Heureusement ceux qui affectent de paroître des gens ronds, n'en ont pas la mine. Il faudroit commander à sa physionomie; mais cela ne dépend guéres de nous.

Il n'y a que l'amour, l'amitié & la reconnoissance, qui imposent des loix douces. Tous les devoirs que

l'on remplit ſans ces ſentimens, ſont à charge, & on s'en acquitte ordinairement mal & de mauvaiſe grace; la penſée qu'il le faut, gâte tout.

Telle maîtreſſe, tel amant. Qui eſt la femme aſſez vile pour accepter celui de Madame *** ? il s'eſt deshonoré en s'attachant à elle; mais plus encore par les actions qu'elle a ſouffertes ou conſeillées ? Ne craignez donc pas, Madame, qu'on vous le raviſſe, cet amant ſi digne de vous; quoiqu'il ſoit beau, bien fait, qu'il ait des talens & de l'eſprit, il ne tentera perſonne. Vous avez mis un éternel obſtacle à ſon inconſtance. Il vous convenoit trop, & vous étiez trop faite pour lui. Dormez donc en ſureté; ſon deshonneur & le vôtre vous ſont de ſûrs garans qu'il vous reſtera.

Les femmes qui n'aiment pas dans leurs amans leur gloire, ne méritent d'en avoir que de l'espéce de celui de Madame ***. Celui qui s'abandonne lâchement aux mauvais conseils d'une méchante femme, ne mérite plus le titre d'honnête homme. La passion la plus violente doit respecter les limites de la probité. Il n'en est pas des fautes qu'ils font pour nous, comme de celles que nous faisons pour eux. On dit de nous que nous avons des foiblesses; on dit d'eux qu'ils se perdent. On prétend que nos devoirs sont plus limités que les leurs; cependant quand une femme est décente, cela suffit; mais pour les hommes il y a des bagatelles qui sont aussi respectables que les devoirs les plus essentiels de la probité; on fait mal juger du reste, quand

on les néglige. Une de celles-là, c'est de s'assortir. C'est le moyen de ne pas changer. Un homme vicieux est bien avec une femme vicieuse; un homme lâche, avec des De***; un homme sans honneur avec une femme deshonorée; un homme vil avec des femmes de rien, dont tout répond à la naissance, à la famille & à l'éducation. Les hommes aimables ne le sont que quand leur choix répond à l'opinion qu'ils ont donnée d'eux; les mauvais soupçons ne doivent approcher ni d'eux, ni de ce qui leur appartient. J'ai dit dans mes Conseils que l'on connoissoit un homme à sa maîtresse, à ses amis & à ses livres, je ne me lasserai point de le répéter.

L'amour délicat ne peut êtte senti

par les perſonnes vicieuſes ; il eſt incompatible avec les mauvaiſes qualités ; auſſi ceux qui en ſont pénétrés, jouiſſent-ils d'un bonheur ignoré de beaucoup du monde. Ceux qui ne le connoiſſent pas, & qui ſont incapables de le connoître, diſent qu'il n'exiſte pas, qu'il eſt extravagant, chimérique, ridicule, je ne ſçais quoi encore ; je dis moi, qu'il eſt vrai, qu'il eſt raiſonnable, qu'il exiſte, & qu'il procure beaucoup de plaiſirs. Il y a des femmes qui n'aiment pas le clavecin, parce qu'elles n'en jouent pas. Il en eſt de même de l'amour délicat ; & l'envie n'entre-t-elle pour rien dans le prétendu mépris qu'on en fait ?

On s'eſt récrié contre ce que j'ai dit du jeu & de la galanterie dans

mon premier ouvrage : on trouve que j'ai traité le jeu trop févérement & la galanterie avec trop d indulgence. Ma raifon étoit que le jeu eft une affez fotte occupation, qui dépend de nous, & la galanterie une foibleffe qui n'eft point en notre pouvoir ; mais un de ces hommes qui parlent de tout fans fçavoir rien, & qui fe mêleroient volontiers de confeiller, s'ils trouvoient les gens difpofés à les écouter, fe chargea de me faire entendre, qu'on jouoit fi généralement, que c'étoit prefque une occupation indifpenfable qu'on ne pouvoit plus blâmer ; il ne s'appercevoit pas que cette raifon excufoit encore plus la galanterie ; n'importe, il vouloit qu'on lui donnât des régles pour jouer avec un défintéreffement, & d'une façon qui ne choquât ni la

bonne foi, ni la politesse. Mais je ne sçais rien là-dessus; je ne joue point, je n'ai jamais joué, & je n'ai qu'un mot, c'est que les hommes se devroient garder de jouer avec les femmes pour deux raisons; la premiere, qu'on n'ignore pas & qu'on peut dire, c'est qu'elles jouent mal; & la seconde, qu'on n'ignore pas davantage, mais que l'on ne dit point, c'est qu'elles sont friponnes. Or la mauvaise foi triomphe ordinairement de la mal-adresse, & la fortune est toûjours pour ceux qui trompent. Les hommes, qui ont leurs raisons pour perdre au jeu avec les femmes, feroient donc beaucoup mieux de leur ouvrir leur bourse sans cette formalité: ils s'épargneroient de la mauvaise humeur & de l'ennui, & sçauroient beaucoup plutôt à quoi s'en

tenir. Il y a des joueuses traîtresses, qui font espérer, en commençant une partie, des choses dont elles ne se souviennent plus après, & qui laissent perdre à un homme des sommes considérables, sans que cela tire à conséquence pour elles. J'ai été à portée de faire ces observations, & quelques autres qui me mettroient mon sexe à dos, si je les communiquois; mais je n'en ferai rien. Je dirai seulement que le jeu & la chasse sont deux occupations insipides : malheur à qui ne sçait rien faire de mieux. Toutes les femmes disent, il faut bien jouer; car que faire sans cela? La plûpart des hommes font le même raisonnement; & moi je dis; je ne joue point, & je ne m'ennuie jamais : il faut donc que le jeu ne soit pas nécessaire pour s'amuser. Il y

auroit à cela une mauvaise réponse qu'il faut prévenir. Je crains les médisans, & les joueuses médisent volontiers : on peut jouer & faire tant d'autres choses en même tems, comme je l'ai remarqué tout a l'heure. J'avertis donc les joueuses que je suis souvent seule ; que je m'y plais beaucoup, & qu'il y a encore d'autres personnes dans le même cas que moi. Les joueuses prendront la défense de leur amusement ; elles feront fort bien, & je les imiterois si mes plaisirs avoient besoin d'être justifiés : mais je ne trouve rien de si innocent que de lire, écrire, se promener & converser avec mes amis. La musique trouve son tems. Ces occupations remplissent mes jours, & ils passent sans me laisser de regret. Ma santé s'en trouve bien, moi & mes amis.

Quoique

Quoique vous pensiez de cet écrit, vous conviendrez que si une Comete vaut mieux que mes maximes, pour celles qui passent la moitié de leur vie à jouer; en revanche il vaut encore mieux pour vous, & pour moi qui n'aime pas le jeu, que je me sois amusée à les jetter sur le papier, qu'à faire une Comete. Les joueuses diront toujours que je ne sçais rien, que je ne suis bonne à rien, que je ne suis d'aucune ressource, & qu'elles ne comprennent pas comment on peut supporter ma société; qu'elles disent; mes amis ne les en croiront pas davantage, & cela me suffit.

Les hommes ont si mauvaise opinion de l'esprit des femmes qu'ils nous font des Livres à part, des mé-

thodes particulieres, comme l'on fait aux enfans des Catéchismes à leur portée.

Il est quelquefois nécessaire d'amuser l'attention des autres, pour les écarter d'un objet principal : on détourne adroitement une conversation où l'on auroit été obligé de convenir de choses désagréables : on conduit par des voies détournées à des propositions qu'on auroit éludées, si on les eût présentées. Voilà de toutes les finesses la plus pardonnable, & la moins difficile à pratiquer ; à moins que ceux à qui l'on a affaire n'aient une extrême pénétration, & un grand intérêt à ne se point laisser conduire : c'est un talent essentiel aux personnes en place. Communiquer ses idées & ses des-

feints, c'est vouloir être devancé: cette espéce de vol est fort ordinaire, & un de ceux dont on ne se fait aucune conscience.

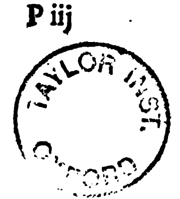
Toute la bonne conduite imaginable ne donne pas le bonheur: il dépend d'une certaine combinaison d'événemens que nous ne pouvons ni empêcher ni prévoir. Nous croyons conduire les choses, & ce sont elles qui nous menent; & de-là il arrive qu'un sot jouit d'une fortune immense, tandis qu'un homme rare languit dans la misére. Nous avons vû des femmes d'un mérite fort ordinaire, & d'une figure assés médiocre, devenir ce que d'autres méritoient par les avantages d'une belle figure & d'une ame encore plus belle. C'est le hazard seul qui nous donne la No-

blesse du sang, les qualités de l'esprit & peut-être celles du cœur: c'est le hazard qui nous conduit: c'est le hazard qui nous fait présent de la beauté, des richesses & des dignités; tout dépend du hazard. Si la bonne conduite nous met quelquefois au-dessus de ses caprices, c'est encore un de ses effets. Je ne connois de puissance à lui opposer, que l'étude des conjonctures & qu'une conduite inconstante comme elles: mais il faudroit pour cela n'avoir ni passions, ni attachemens, ni distractions, c'est-à-dire être dans un état imaginaire. Que faire donc? abandonner tout au hazard; c'est quelquefois le mieux. Il nous sert souvent mieux que nos vertus, ou nos vices: mais qu'est-ce que le hazard? Je ne me mêlerai pas d'en donner

une définition. Je la laisse à chercher aux Philosophes du premier ordre. Je sçais seulement qu'il est, & qu'il faudroit peut-être remonter jusqu'au méchanisme universel pour dire ce que c'est.

Tout le monde dit : je crois que si j'étois riche, je ferois un bon usage de mes richesses. Je suis un peu surprise que tant de gens qui ne sont propres à rien, se croient capables d'une chose si difficile : il faut de la bonté de cœur pour obliger : il faut du discernement pour choisir ceux qui le méritent : il faut du goût pour se procurer des amusemens & des plaisirs délicats & sensés. Car que faire de ses richesses, si on ne les met à ces emplois ? Et tous ces gens qui se vantent d'en connoître l'usage





ont-ils donc de la bonté de cœur, du discernement & du goût? Je vois tous les jours des gens qui jouissent d'un revenu considérable, & qui vivent très-mesquinement : ils ne sçavent ni dépenser, ni ordonner dans leur domestique : ils s'ennuyent de la Ville au Printems : ils vont à la Campagne sans profiter de ses agrémens : ils passent les plus belles heures au jeu, & reviennent à Paris reprendre le même ennui. Ils vont à l'Opéra sans goût pour la Musique ; à la Comédie parce qu'il faut bien aller quelque part. Ils ont des Livres sans lire, des Maîtresses sans aimer, des amis sans leur rendre ni en recevoir aucuns services, des meubles magnifiques sans être commodes ; tout se ressent de leur indolence, du défaut de goût, d'une sordi-

de économie : ils ont cent mille livres de rente ; mais ils boivent, mangent, se promenent, se levent, se couchent, vivent, meurent, comme s'ils n'en avoient que vingt mille. Que font-ils du reste ? A quoi leur sert-il ? à remplir des coffres : mais tout le monde est capable de cet emploi ; & si c'est-là le bon, tout le monde a raison de dire ; si j'étois riche, je crois que je me ferois honneur de mes richesses.

Quelque riche que l'on soit, on a tort de quitter avec regret une vie au bonheur de laquelle on ignoroit l'art de faire servir les richesses : quand on vit insipidement, qu'a-t-on à faire de mieux, que de cesser de vivre ? Il me semble que la mort ne devroit être à redouter, que pour

les voluptueux délicats : l'air qu'ils respirent est un parfum délicieux, dont je ne serois point surprise, qu'ils vissent avec peine la vapeur s'exhaler.

On me demandoit raison de mon aversion pour la foule des hommes. Je hais la multitude, répondis-je, parce que plus il y a d'hommes rassemblés, plus il y a de vices, de ridicules, de défauts, de sotises ensemble. Si la raison me dit qu'il y a actuellement dans cette foule des gens d'esprit, de cœur, d'honneur, & peut-être mes amis : je la hais encore davantage en ce qu'elle me dérobe & confond des personnes qui me sont cheres, & que je ne les retrouve plus. Ce sentiment est si vrai, que mon visage s'éclaircit, mon hu-

meur cesse, je reprens ma gaieté accoûtumée, je pardonne à la foule; si par hazard je viens à y découvrir un des miens, alors toutes mes puissances se rassemblent sur lui, je le sépare de la cohue qui l'environne; je ne vois plus que lui. Mais admirez la bizarerie de mon esprit, ou plutôt de mon cœur. Si cet homme cher, estimé, se tire de la multitude & vient se placer à mes côtés; alors je redouble de mépris pour elle, mon aversion est plus forte qu'auparavant; je songe que s'il pouvoit y avoir quelques vertus, parmi beaucoup de vices, à présent que mon ami n'y est plus, il y a plus de vices que d'hommes. La violence de ce sentiment est poussée à un tel degré que si je voyois de quelque lieu éle-

yé un peuple assemblé ; que j'eusse autour de moi toutes les personnes auxquelles je m'intéresse, & que je pusse anéantir le reste par un seul mouvement de ma volonté, je ne doute nullement que le mépris ne me fît commettre l'action la plus horrible, en exterminant toute cette foule, & que nous ne restassions seuls au monde, moi & mes amis ; Je sens que je ne me corrigerai jamais de cette aversion pour le genre humain ; car le genre humain restera vrai-semblablement comme il est.

Je me suis encore interrogée sur mon aversion pour l'humanité, & j'en ai découvert une seconde raison, c'est l'amour propre. Qu'il me fût possible d'avoir la plus belle figure, un rang au-dessus des autres, enfin

tout ce qui attire les yeux ; alors plus il y auroit de monde, plus les hommages que je recevrois augmenteroient ma satisfaction : mais l'idée de me voir partie de la multitude sans en être distinguée, mortifie ma vanité, & me donne une sorte d'indignation pour la foule. J'ai reconnu la vérité de ce que j'avance dans de certains jours, où j'avois plus d'éclat qu'à l'ordinaire ; j'étois piquée qu'il n'y eût pas plus de monde où je me trouvois, & les éloges de mes amis suffisoient à peine pour me dédommager de ceux des autres que je perdois. Je ne suis pourtant pas coquette ; mais je suis femme, & fâchée de l'être comme toutes les autres.

Il y a des personnes nées avec

toutes les dispositions possibles aux belles choses, qui aiment les vertus & la gloire, qui n'accordent leur admiration qu'à la perfection, à qui il faut de l'excellent. Sont-elles sans défauts ? Non, elles en ont ; mais je les aimerois mieux que les vertus du peuple : il y a jusques dans leurs moindres fantaisies une délicatesse de goût, qui les sauve de la censure des esprits fins. Je crois qu'une société rare, c'est la société de ces personnes, & de celles qui sçavent les excuser.

FIN.

# TABLE
## DES MATIERES
### Mise par ordre Alphabétique.

*A*

*B*

C

D

E

L



M

P

*Fin de la Table des Matieres.*

## *Fautes à corriger.*

PAg. 15. *lig.* 19. Ces enfans ; *lisez*, les enfans.

*Pag.* 18. *lig.* 4. Ils dovroient ; *lis.* devroient.

*Pag.* 45. *lig.* 3. Et sa, *lis.* la.

*Pag.* 130. *lig.* 17. Que heureux, *lis.* qu'heureux.

*Pag.* 158. *lig.* 5. Aimé, *lis.* aimée.

*Pag.* 166. *lig.* 12. Haïs, *lis.* hais.

*Pag.* 180. *lig.* 9. Convaincu, *lis.* convaincue.

*Pag.* 196. *lig.* 19. Avoit, *lis.* avoient.

*Pag.* 202. *lig.* 16. Ses, *lis.* les.

M. Slatkine & Fils
10.10.1986
[VOLT.]



